**Chers Amis,**

Yves Avril quitte la présidence. Approuver cette retraite souhaitée est le moins que notre Assemblée générale et notre Conseil d'administration aient pu faire pour le remercier de ce qui s'appelle dix ans de bons et loyaux services. Notre président les a rendus à l'Association, d'abord mise sur pied en 1996 et aujourd'hui stable. À nos amis russes, polonais et finlandais, au nom desquels je le remercie volontiers de son aide, de ses voyages, de ses courriers, de son hospitalité… À notre bulletin aussi, dont il fut l'homme-orchestre, humble traducteur consciencieux, coordinateur et rédacteur en chef, correcteur et éditeur. À Jeanne d'Arc et Charles Péguy, dont il a propagé la bonne connaissance au-delà de nos frontières et même en France.

Heureusement pour nous, qui avons une grande dette à son égard, il continuera de rendre ces services en tant que président d'honneur. Le bulletin en aura besoin, dont la maquette évoluera et dont l'on souhaite que la qualité – notamment celle des traductions – ne soit pas trop inférieure à celle qu'il a atteinte aujourd'hui[1]. L'autre changement ne revient guère qu'à institutionnaliser le dévouement déjà efficace d'Elsa Godard (nouvelle « secrétaire générale »), pour nommer celle dont les fonctions semblent évoluer. Le siège orléanais de l'Association reste inchangé.

Quant à moi, nouveau président, j'entends poursuivre les deux objectifs de l'Association par les moyens culturels les plus indépendants possible : développer nos relations extérieures pour que cette Association soit une manière de Quai d'Orsay du péguisme et une manière de porte-voix de la Pucelle d'Orléans. Cela passera par un site profondément remanié, et surtout par de nouveaux colloques et par de nouvelles publications. Nous aurons à cœur de conserver le rythme habituel de nos bulletins, de nos assemblées et de nos conférences.

Katarzyna Kern-Pereira nous a d'ailleurs fait part qu'elle organise dans le cadre du Centre « Europe de l'Espérance » :

– du 9 au 11 mars 2007, à Cracovie, avec les sœurs de Notre-Dame-de-Sion, un colloque sur « La Croix et la *Mezuzah*[2] : ensemble ou séparément ? », avec notamment la participation de Salomon Malka ; dans le cadre de ce colloque est organisée une visite au Centre de dialogue et de prière du père Manfred Deselaers à Auschwitz.

– du 9 au 12 juin 2007, à Bialystok, une session-retraite sur la « Mystique de l'amitié ». Entre autres participants francais, Matthieu Dubost et Alain Finkielkraut y sont attendus. Une journee sera

[1] Cela commence pourtant mal : qu'il me soit permis de rectifier ici la date de la mort du père Augustin Lémann, indiquée de manière erronée dans mon précédent compte rendu (*Le Porche*, n° 21, p. 86) : il s'agit de 1909 et non de 1915.

[2] Mon dictionnaire m'apprend qu'il s'agit d'un petit rouleau de parchemin contenant « Écoute Israël ! » (*Dt*, VI, 4-9 et XI, 13-21) et disposé dans un étui sur le montant droit de la porte d'entrée des maisons juives. Les religieux touchent cet étui et embrassent leurs doigts avant de franchir la porte.

consacrée à une visite de la synagogue de Tykocin (XVII^e siècle ; aujourd'hui musée judaïque) et à Belzec, que d'aucuns nomment le camp d'extermination nazi le plus terrible (un seul survivant). Le caractère de ces rencontres, non purement académiques, attirera, espérons-le, le plus grand nombre des lecteurs du *Porche* : il y a place pour tout type de témoignages ou biographies en rapport avec ce si beau thème.

Mon dernier éditorial date du premier numéro du *Porche* : d'octobre 1996, de dix ans déjà[1]. Quel chemin parcouru ! Depuis, l'Association a changé de nom : les « Amis du Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Saint-Pétersbourg » au nom quelque peu extraordinaire sont devenus les (apparemment) plus sages « Amis de Jeanne d'Arc et Charles Péguy », même si ce sont bien souvent les mêmes…

L'Association, sous la houlette de son président Yves Avril, a élargi son domaine d'action de la Russie à des pays voisins et amis : la Pologne, la Finlande, en attendant peut-être l'Estonie. Du coup, la couverture du bulletin a changé, en 2002, Pierre le Grand cédant la place à la cathédrale d'Amiens.

Tapés à la machine à leur début, les bulletins sont depuis l'an 2000 saisis sur ordinateur et depuis 2003 disponibles sur internet. Successivement spiralés (1996-2001) puis thermocollés (2001-2002), ils sont aujourd'hui agrafés discrètement. Les exemplaires de notre bulletin orléanais sont suffisamment solides pour que certains aient déjà fait le tour du monde, quand d'autres ont rejoint la prestigieuse Bibliothèque nationale de France, qui nous demande fidèlement notre nouveau numéro si la publication s'en fait attendre…

Belle collection que nos 24 numéros, en comptant les suppléments, que ces 1850 pages, par près de 200 auteurs… Mais je vois, en lisant ce premier numéro, que j'énonçais en 1996 cinq objectifs.

**Donner des livres.** La générosité de Robert Burac vient d'illustrer que notre Association garde à l'esprit que l'envoi de livres reste une de nos activités propices à une meilleure connaissance de Jeanne d'Arc et Charles Péguy à l'étranger.

**Faire rayonner le centre de Saint-Pétersbourg.** Il est aujourd'hui si connu qu'il essaime même en des pays voisins. Les rencontres pétersbourgeoises sont presque annuelles, où Jeanne d'Arc et Charles Péguy ne sont jamais oubliés.

**Faire se rencontrer les chercheurs** concernés par nos deux figures tutélaires : « johannistes » et « péguistes », d'ici ou d'ailleurs. La liste des collaborateurs des bulletins publiés

[1] Vous vous dites peut-être : je n'ai pas le numéro 1, je ne puis en juger. Rassurez-vous et réjouissez-vous, même : Régine Lefebvre vient de numériser pour nous les premiers numéros, épuisés, du *Porche*. Grâce à elle, ils seront bientôt gratuitement disponibles en ligne sur internet, en attendant d'être réimprimés.

dans les années 1996-2004 – liste parue dans notre numéro 18 – montre suffisamment que cette communauté est active et liée par des liens d'amitié.

**Traduire des textes russes** dans des bulletins « tout en français ». L'honnêteté nous oblige à cette citation littérale, pour montrer que nous n'avons pas failli à l'esprit de notre programme éditorial. Nous avons en réalité entièrement répondu à notre objectif premier, tout en produisant il est vrai des textes originaux – par amour des langues – et des traductions d'autres langues que le russe, du fait de l'élargissement de notre sphère d'intérêt, sans préjudice porté aux traductions du russe : que l'on consulte en troisième de couverture la longue liste des *Actes* des colloques pétersbourgeois, qui n'ont jamais paru plus de deux ans après-coup.

**Publier des articles sur Jeanne d'Arc et Charles Péguy.** Là encore nous avons fait plus (nous n'osons pas dire : mieux) en centrant l'ensemble de nos numéros sur ces deux figures, pour mieux les faire rayonner. On nous prédisait une pénurie de matière à publier. Le premier numéro comptait 27 pages imprimées au recto ; aucun autre n'en a compté moins. Ainsi le présent numéro.

Vous trouverez dans ce numéro deux comptes rendus, pour commencer. Celui du colloque international de Pieksämäki des 5 et 6 août 2006 est de la plume d'un participant du colloque, venu de l'autre bout de la planète : Jacques Birnberg, qui le destinait au *Courrier austral*. Qu'il soit ici remercié de nous avoir autorisé à publier ce compte rendu dans le *Porche*, en prélude aux *Actes* du colloque.

Nous avons par ailleurs demandé à Alain Gaussérès, qui a fait partie de la délégation française au colloque de Cracovie (« Cité de la terre, cité du ciel »), de nous faire partager, très librement, ses impressions. Nous le remercions vivement d'avoir bien voulu répondre à notre demande. Les *Actes* de ce colloque seront, eux aussi, publiés dans *Le Porche*.

Après un article de votre serviteur, préludant lui aussi aux *Actes* du colloque de Pieksämäki, un doctorant de l'Université d'Orléans, Yann Rigolet, nous présente une étude inédite sur Jeanne d'Arc sous Vichy, que viennent compléter quelques données fournies par l'Institut National de l'Audiovisuel. Nous avons complété cette partie johannique par un résumé du mémoire qu'une jeune estonienne, Marika Põldma, a soutenu en 2005 devant le *Collegium Humaniorum Estoniense* de Tallinn après l'avoir préparé sous la direction de Tanel Lepsoo, professeur à l'Institut scientifique français de Tartu.

Viennent ensuite deux textes, johanno-péguistes, que notre ami Claude Fournier a bien voulu nous communiquer et qu'il a rédigés pour deux récentes émissions de R.C.F. Orléans, la première diffusée le 5 mai 2006, la seconde les 15 et 19 mai 2006.

C'est grâce à Anne-Marie Beau, une de nos plus anciennes et plus fidèles adhérentes, que nous avons reçu un remarquable témoignage de Joseph Ageorges sur Charles Péguy, témoignage injustement tombé dans l'oubli. L'écrivain berrichon Joseph Ageorges (1877-1957), ami de Georges Goyau, Paul Archambault et Louis Chaigne, était notamment l'auteur de *La Sublime folie de Charles Péguy* (Lethielleux, « Publicistes chrétiens », 1941) et de *L'A.C.J.F. de sa fondation à nos jours* (Casterman, 1942), qui rencontrèrent un vif succès auprès du public ; sa femme, connue sous le pseudonyme de Marguerite d'Escola, fut une femme de lettres prolixe, dont les articles, romans et biographies parurent entre 1908 et 1961. L'article ici republié avait paru dans *Voix universitaire. Organe des étudiants et des étudiantes catholiques*, le 1er juin 1946. Ce périodique, fondé le 18 mars 1945, était celui d'un groupe d'étudiants, dont faisait partie Yves Rey-Herme, ancien président de l'Amitié Charles-Péguy, et qui se réunit d'abord au 61, rue Madame, puis chez les pères maristes au 104-108, rue de Vaugirard. Remercions Anne-Marie Beau d'avoir su retrouver cet article et de l'offrir aux lecteurs du *Porche*.

Nous joignons à cet article trois coupures de presse allemandes, qu'Yves Avril a traduites pour nous. Maria Benoist, une de nos fidèles adhérentes, lui avait très aimablement communiqué un lot important de photocopies d'articles parus à différentes époques dans la Presse allemande et concernant, d'une part, Péguy et, d'autre part, Ernst Stadler, ce poète allemand qui fut le correspondant ainsi que le traducteur de Péguy, et qui fut tué au front en 1915.

Nos adhérents ont du talent.

*Romain Vaissermann*

[Au moment où nous mettons sous presse, Lioudmila Chvedova a très brillamment soutenu devant l'université de la Sorbonne sa thèse de doctorat sur les *Métaphores de la cathédrale médiévale dans les littératures russe et française des XIXe et XXe siècles*, dirigée par monsieur le professeur Jean-Louis Backès. Lioudmila Chvedova en offre un résumé aux lecteurs du *Porche*, qui ont déjà pu lire un avant-goût de ses recherches dans plusieurs anciens numéros du *Porche* (8, 10, 12, 14, 17 !) :

*Cette recherche comparative est consacrée à l'étude du système métaphorique de la cathédrale médiévale dans les littératures russe et française des XIXe et XXe siècles. Les métaphores classiques de la cathédrale-livre, de la cathédrale-être animé et de la cathédrale-végétal sont au centre de ce travail. La cathédrale concrète, palpable se dématérialise progressivement pour se transformer en mystérieuse cathédrale engloutie ou en précaire cathédrale de brume. Réhabilité et valorisé par les romantiques, l'édifice médiéval commence à servir lui-même de modèle de comparaison, ce qui entraîne le renversement des métaphores. Symbole du sacré, lieu de culte, l'édifice religieux se métamorphose sous la plume des écrivains. La multiplicité des représentations de la cathédrale créée dans la littérature frappe et touche par sa beauté en constituant un véritable kaléidoscope d'images surprenant par son originalité et par sa profondeur.*]

# Comptes rendus de colloques

## I. Colloque Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Pieksämäki (5-6 août 2006)

*Jacques Birnberg*
*Université Monash, Melbourne*

Il existe à présent quatre foyers d'études consacrés à Jeanne d'Arc et à Charles Péguy. Le premier fut fondé à Saint-Pétersbourg en 1995. À Orléans fut créé, l'année suivante, le périodique *Le Porche* sous l'égide d'une association d'amis de la sainte et du poète. D'autres foyers se sont formés à Varsovie et à Helsinki. Des colloques, réunissant les chercheurs des divers Centres, se tinrent successivement à Saint-Pétersbourg, Varsovie, Orléans et Helsinki.

Le colloque international de Pieksämäki, ville située à 300 kilomètres au nord de Helsinki, sur un des innombrables lacs et au milieu des forêts de la Finlande, a eu lieu dans le cadre d'un colloque spécifiquement finlandais portant sur le thème des relations culturelles franco-finlandaises. Le président d'honneur des Amis de Jeanne d'Arc et Charles Péguy, Yves Avril, dans son allocution d'ouverture a rendu hommage à l'organisateur finlandais du colloque international, Osmo Pekonen, enseignant de mathématiques à l'université de Jyväskylä, promoteur actif du développement des relations culturelles franco-finlandaises. Par ce colloque, les Finlandais honoraient la mémoire de l'écrivain Sylvi Kekkonen (1900-1974), dont l'œuvre principale, *Amalia* (1958), est le récit de l'émancipation d'une femme courageuse. Sylvi était l'épouse d'Urho Kekkonen, président de la République finlandaise, de 1956 à 1982. Le colloque a pris place dans le Centre culturel Poleeni. Ce centre porte le nom de Rutrikki Poleeni (1823-1884), qui s'est dévoué à la cause du finnois à une époque où le suédois était la seule langue officielle du pays et qui a été le premier Finlandais à soutenir une thèse dans la langue maternelle. Du côté finlandais ont participé au colloque des personnalités telles que Eero Tarasti, professeur de musicologie à l'université d'Helsinki et président de l'Association internationale de sémiotique, Markku Valkonen, directeur du musée national d'Art moderne, et Illka Seppä, le fondateur de ces rencontres annuelles en la mémoire de Sylvi, ancien directeur des *Nouvelles de Pieksämäki*. L'acteur Jouko Heikkinen a récité en finnois, dans la traduction d'Anna-Maija Raittila, quelques grandes pages de Charles Péguy, en conclusion de la deuxième journée du colloque.

La première journée, dans la salle francophone, a été consacrée à Jeanne d'Arc, la seconde à Charles Péguy. Le samedi 5 août, le modérateur, Jacqueline Suttin, ancienne présidente de

l'Académie d'Orléans, a présenté tour à tour les intervenants. Elsa Godart, docteur en philosophie et secrétaire générale du *Porche*, nous a donné sa vision de Jeanne d'Arc, « vivante énigme », selon Michelet. Cette vision, elle a voulu l'exprimer en termes de phénoménologie. Elsa Godart s'adresse pour cela à la disciple de Husserl, Édith Stein, qui a élaboré une véritable phénoménologie chrétienne ; elle trace des parallèles entre les destins des deux saintes. Lors du débat qui a suivi, Osmo Pekonen fait savoir que l'étude des liens entre Jeanne d'Arc et Édith Stein passe aussi par la Finlande – il a lui-même édité une biographie d'Édith Stein écrite par une carmélite finlandaise. Thanh-Vân Ton-That, maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Orléans et spécialiste de Marcel Proust, nous fait connaître des femmes légendaires au Vietnam et en Chine (*Mulan*), dont la vie et les actions présentent des similitudes significatives avec l'épopée johannique. Yuriko Nishibe, de l'université Keio de Tokyo, a étudié les interprétations du personnage de Jeanne d'Arc sur les scènes japonaises : *La Pucelle d'Orléans* de Friedrich Schiller a dominé les représentations jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, bien que *Sainte Jeanne* de George Bernard Shaw ait été représentée dès 1926. Après 1945, on fait connaître tour à tour au public japonais *L'Alouette* de Jean Anouilh et l'oratorio de Paul Claudel et Arthur Honegger, *Jeanne au bûcher*, mais également deux pièces de Bertolt Brecht, où Jeanne d'Arc figure en filigrane. Ni les drames, ni le mystère de Charles Péguy n'ont jamais été représentés au Japon. Une étudiante, Maria Salomaa, nous lit la communication de son directeur de thèse, Hanna Suutela, professeur d'arts du spectacle à l'université de Tampere, qui fait l'historique des représentations de Jeanne d'Arc sur les scènes finlandaises.

Romain Vaissermann, président du *Porche*, qui a récemment soutenu un doctorat d'État sur les pratiques d'écriture de Charles Péguy, a étudié *La Chanson de Jehanne Darc*, une Jeanne libertaire, publiée en 1900, celle du socialiste communard Clovis Hugues, dont il retrace le parcours. Il rappelle que les républicains voyaient en Jeanne une patriote et illustre cette perception par divers exemples, tirés des publications de Léo Taxil, Jules Doinel et des prises de position maçonniques.

Maud Hilaire Schenker, docteur ès-lettres venue de Suisse et qui travaille à l'université de Paris-III, s'est intéressée à la présence de Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Maurice Barrès. Barrès procède à une réécriture mythique et nationaliste de l'héroïne, une réécriture peu soucieuse de ses contradictions. Jeanne incarne la religion, telle que la conçoit Barrès. Julia Mirochina, de l'université d'État de Saint-Pétersbourg, nous fait connaître un poème de Vladimir Nabokov, « La bonne Lorraine » et le compare avec « Les exilés » de Théodore de Banville, poème de 1867. Ekaterina Kondratieva, de la même université, retrace les évocations de Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Marina Tsvetaeva. L'illustre poétesse comparait son destin à celui de l'héroïne. Un poème de 1918, réécrit en 1939, invoque l'exemple de « la jeune bergère ». Claire Daudin, docteur ès-lettres, vice-présidente de l'Amitié Charles Péguy, démontre comment le personnage de Jeanne d'Arc prend

le relais de la Jeanne de Charles Péguy dans l'œuvre de Georges Bernanos. À travers les diverses périodes de l'évolution du polémiste des *Grands cimetières sous la lune*, Jeanne demeure une combattante, en quoi elle se rapproche le plus de l'héroïne de Péguy.

Romain Vaissermann et Yves Avril ont été les modérateurs des débats de la seconde journée. Hommage est rendu à Robert Burac, éditeur des *Œuvres en prose complètes* de Charles Péguy dans la Pléiade, décédé le 12 mai 2006 et qui a légué sa bibliothèque au Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Saint-Pétersbourg. Tatiana Taïmanova, directrice de ce Centre, prépare sa deuxième thèse sur *Péguy et l'histoire*. Sa collègue Elizaveta Leguenkova nous livre leur exposé commun sur le thème de l'historicité dans l'œuvre de Péguy. L'exposé cherche à définir la modernité, à travers ce que cette notion est devenue depuis Baudelaire. Il passe ensuite à l'analyse de la condamnation par Péguy du monde moderne. L'intérêt que Péguy prend à l'histoire lui est dicté par son engagement contre le monde moderne. Les deux auteurs rapprochent Péguy et Berdiaev sur le plan d'une conception cyclique de l'histoire, rapprochement qui mériterait un débat. Elena Djoussoïeva, présentée comme le bras droit de la directrice du Centre de Saint-Pétersbourg, s'est attaquée à un sujet extrêmement complexe en comparant l'utopie de Péguy et celle des utopistes russes. Elle a courageusement passé en revue bon nombre d'utopies russes, des *Aventures de Thémistocle* de 1763 aux œuvres de Saltykov-Chtchédrine et au *Que faire ?* (1863) de Tchernychevski, en passant par le *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou* (1790) d'Alexandre Radichtchev, retraçant les influences des utopistes français de la première moitié du XIX^e^ siècle et terminant par Tolstoï, qui partagerait avec Péguy une forme d'adhésion au socialisme chrétien de Pierre Leroux et de George Sand. Notre collègue de Saint-Pétersbourg aurait pu sur ce point invoquer les travaux de Jacques Viard. Nina Kalitina, professeur émérite d'histoire de l'art à l'université d'État de Saint-Pétersbourg, a régalé l'auditoire avec des illustrations de reproductions sculptées d'écrivains français, tels le buste d'Anatole France, œuvre de Bourdelle, le « Hugo » de Rodin et surtout son « Balzac », œuvre de sa vie. À Bourdelle, nous sommes aussi redevables du monument au poète polonais Adam Mickiewicz, érigé à Paris. Avec l'exposé de Jacques Birnberg, nous revenons à Péguy. Après avoir tenté une définition aussi précise que possible des fonctions du paysage dans l'écriture de Péguy, l'intervenant examine la présence de ce qu'il appelle des amorces de paysages dans *La Ballade du cœur*, présence significative malgré le nombre limité de ces amorces. Katarzyna Kern-Pereira, directrice du Centre « Europe de l'Espérance » a présenté sa thèse, qu'elle vient de publier en polonais et qui étudiait le thème de Péguy et la Bible – pour une lecture symbolique de la vie et de l'œuvre du poète. Péguy y apparaît comme un homme aux frontières, un homme au porche de l'Église. Katarzyna Kern-Pereira invoque elle aussi Édith Stein. La trame des œuvres du poète et de la sainte procède de ce qu'elle identifie comme la science de la croix. Le colloque se termine par l'intervention de Tarmo Kunnas, professeur de

littérature à l'université de Jyväskylä, sur l'intérêt pris par Robert Brasillach à Charles Péguy et qui s'est manifesté dans une série d'articles dans Je suis partout. L'intervenant voit en Brasillach un esthète égaré dans la Collaboration, thèse contestable, mais l'admiration de Brasillach pour Péguy, même si elle se situe dans le cadre de l'appropriation par Vichy d'un écrivain qui avait d'avance récusé ceux qui se rendent à l'ennemi, est néanmoins d'ordre plus esthétique qu'idéologique.

***

## II. Session-retraite de Cracovie (14-16 septembre 2006)

### « Entre la cité de l'homme et la Cité de Dieu » : la Pologne ?

*Alain Gaussérès*
*Orléans*

« Entre la cité de l'homme et la Cité de Dieu », c'est le thème difficile choisi pour un séminaire international en Pologne, dont voici quelques points forts.

**Visite des camps d'Auschwitz-Birkenau** : où est Dieu ? où est l'Homme ? Mémoires que l'on a voulu définitivement effacer et qui sont à jamais imprimées dans la terre. Hommes, femmes et enfants que l'on a voulu faire taire et dont toutes les particules de ces camps parlent.

**Marian Kolodziej** est un artiste polonais qui traduit dans ses œuvres l'univers du camp d'Auschwitz où il a été interné. Ses œuvres sont exposées près d'Auschwitz. Dans ses tableaux j'ai du mal à soutenir les regards terribles de ses compagnons de camp, mais j'ai vu aussi l'humanité dont ils sont capables. D'où vient-elle au milieu de souffrances inhumaines ?

**Le Centre du dialogue et de la prière** a été créé comme lieu de rencontre, d'échange, d'éducation, de réflexion et de prière pour tous ceux qui visitent Auschwitz. Merci au Père Manfred de nous y avoir accueillis et d'avoir accepté de recueillir nos incompréhensions.

**Yves Avril** présente l'Association des amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy. Je ne vais pas prendre sa place mais souligner l'importance des trois volets (ou niveaux) de cette association : philosophique, littéraire et théologique.

**Réflexion sur l'Utopie avec Yves Avril**

Partant des principes que ce ne sont pas les hommes qui sont imparfaits mais la société qui rend les hommes imparfaits, que l'inégalité entre les hommes vient de la société, les utopistes vont imaginer un monde parfait. Les hommes seront alors invités, voire contraints à vivre selon les règles de ce monde parfait.

Mais l'utopie est « la cité de nulle part ». L'« idée » d'un monde idéal n'est pas un « monde idéal ». L'égalité des Hommes n'existe que sous les yeux de Dieu. Vouloir créer le parfait en se passant de Dieu est « utopique », c'est oublier l'Amour de Dieu et que l'Amour vient de Dieu.

**Trois conférences** ont suivi sur les « cités » : cité de Dieu, cité de l'homme, cité laïque, cité du Malin. Résumer ces conférences à la fois philosophiques et doctrinales n'est pas possible en quelques phrases et je laisse le soin à d'autres de le faire.

Le dernier jour, direction **Wadowice** (ville natale de Jean-Paul II) par le « train papal », messe sur place, visite de l'Église et retour à Cracovie. Tout au long du trajet, des reportages sur les visites du pape Jean-Paul II sont présentés aux passagers.

Le bilan d'un séminaire-voyage comme celui-ci ? Beaucoup de rencontres personnelles, dans les visites, au cours des repas, dans les moyens de transport – et même au cours d'une marche imprévue de nuit –, des occasions de dialogues en profondeur avec des personnes de sensibilité, d'histoire, d'origines différentes.

J'ai fait la découverte de l'importance de la religion en Pologne dans la construction récente de ce pays et dans sa politique. La religion comme ciment d'unité d'un pays dans les moments difficiles, est une notion qui est inconnue à nous Français. La connaissance d'un pays qui vient à peine de retrouver les libertés, dont la plus importante : celle de s'exprimer, est essentielle pour la construction de l'Europe

Ces études très doctrinales sur les différentes « cités», cette propension à les chercher parmi les événements passés, actuels et futurs, m'ont fait choisir le titre de ce compte-rendu.

# Images de Jeanne d'Arc

## Contribution johanniste à l'étude de la coréférence des noms de personne

*R. Vaissermann*

*Université d'Aix-Marseille I*

« Jeanne d'Arc » n'est pas un nom propre comme les autres, parce que « les propriétés de *l'individu initial* jouent un rôle fondamental dans la façon d'interpréter un nom propre »[1]. De multiples périphrases, de multiples noms ont désigné l'héroïne, qui toujours s'échappe, apparemment. Jeanne d'Arc est à sa façon un « individu pluriel »[2].

Dans l'exégèse d'un nom propre, il faut analyser la forme qu'il prend, primordiale. En latin d'abord, chez les prosateurs et les poètes, ce furent *Darcia Virgo, Arcia Virgo, Virgo* tout court ; *Darcia Puella, Johanna Puella, Puella Aurelianensis, Puella* même ; *Jana Darcia, Jana Arcia, Jana Arxea* et, finalement, *Jo(h)anna.* On a longtemps hésité sur l'origine de son nom : était-ce « *Johanna de* (ou *ex* ou encore *ab*) *Arco »*, du nom d'Arc-en-Barrois – lui-même tiré du latin *arx,* car les Romains élevèrent un « fortin » non loin du village – ou bien « *Johanna de arcu* », de l'arme ancienne : *arcus, arcus,* masculin ? L'hypothèse détoponymique – précisons : par renvoi à un lieu d'habitation originelle – prévaut aujourd'hui sur l'hypothèse délexicale[3], même s'il ne faut pas oublier que le nom d'un lieu n'est donné que dans l'aire où ce lieu est connu[4] : Arc – il est vrai plus proche de Ceffonds (à 75 km tout de même !) où l'on trouve des traces du nom « d'Arc » – est à environ 85 km de Domremy, ce qui n'empêche pas un certain nombre de johanniste de placer ce lieu dans « les environs de Domremy ». De plus, le voisin attractif Greux se trouve exactement à l'opposé d'Arc-en-Barrois... Aussi le meilleur candidat à l'explication du patronyme de Jeanne me semble-t-il être Art-sur-Meurthe, à 60 km de Domremy et non à l'opposé de Greux, Toul et Vaucouleurs. Nul obstacle à ce que la postérité ait choisi une consonne finale non étymologique : la finale de « Dart » a été muette

[1] Marie-Noëlle Gary-Prieur, *Grammaire du nom propre*, PUF, « Linguistique nouvelle », 1994, p. 244.

[2] Pour reprendre la belle expression de Marie-Noëlle Gary-Prieur : *L'Individu pluriel*, CNRS éditions, « Sciences du langage », 2001.

[3] Pour ce vocabulaire, Aude Wirth, *Éléments d'anthroponymie lorraine*, Dijon, Association bourguignonne d'études linguistiques et littéraires, 2003, p. 14.

[4] Paul Fabre détaille cette loi dans *Les Noms de personnes en France*, PUF, « Que sais-je ? », 1998, p. 77.

dès le XIII^e siècle. Au contraire : les villages proches, mieux connus, fournissent des noms stables[1]. Quoi qu'il en soit, en matière d'étymologie johannique, nous ne sommes pas loin des réinterprétations qui nous servent à pallier notre manque d'information généalogique pour déchiffrer les armoiries parlantes… Le nom propre qui était, à l'origine, à base descriptive est devenu un nom propre pur, ainsi qu'un nom propre historique (dont la compréhension sort de son contexte) tout en restant un nom propre familier, à un point tel que la décontextualisation n'empêche pas la simplification du nom propre en « Jeanne »[2].

Combien de synonymes pour un seul capitaine ! En français aussi, que l'on juge : *Jeanne* tout court[3] ; *Jeanne la Libératrice, Jeanne la Sainte ; Jeanne la Lorraine, la bonne Lorraine ; Jeanne la Pucelle, la Pucelle, la Pucelle de France, la Pucelle d'Orléans*… On rencontre beaucoup d'antonomases composées à partir de Jeanne d'Arc[4].

Penchons-nous sur le prénom, premier élément d'une désignation anthroponymique double *prénom* + *surnom* devenue depuis plus d'un siècle la règle – y compris pour les non-nobles – après avoir écrasé la désignation par le nom seul[5]. « *Johanna* » est attesté plusieurs fois au X^e siècle, pour être un des prénoms les plus répandus dès le XII^e siècle, bénéficiant de la faveur du masculin « Johannes », très à la mode à cause de l'apôtre Jean et – facteur supplémentaire – de saint Jean-le-Baptiste[6]. Peut-être le prénom « Johanna » est-il né en latin au IX^e siècle[7]. Son origine est indubitable : hébreu *Yo-khanaan*, « Dieu accorde »[8], même si des noms hébreux vétéro- ou néo-testamentaires c'est le seul nom féminin tiré d'un nom d'homme. Formellement, c'est au XIV^e siècle

---

[1] Page 221 de Monique Bourin et Pascal Chareille, « Le choix anthroponymique, entre hasards individuels et nécessités familiales », dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*, t. III : « Enquêtes généalogiques et données prosopographiques », Tours, Presses de l'Université de Tours, 1995, p. 219-241.

[2] Kerstin Jonasson, *Le Nom propre : constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve, Duculot, « Champs linguistiques », 1994, p. 34-36 et 151.

[3] Quelle faveur, alors que c'est l'un des cinq prénoms féminins les plus donnés depuis que le français existe et alors que le tiers des contemporaines de Jeanne d'Arc portaient le même prénom qu'elle ! Cette fréquence du prénom explique les circonlocutions explicatives dont on entoure Jeanne.

[4] Jean Daniel Balayn et Bernard Meyer, « Autour de l'antonomase du nom propre », *Poétique*, n° 46, avril 1981, p. 183-199. – On remarquera un de leurs exemples : « Quand un pays a eu des Jeanne d'Arc et des Napoléon, il peut être considéré comme un sol miraculeux. » (désignant l'ensemble des êtres dont les deux personnages cités sont des parangons ; p. 187). Mais les cas limites entre antonomase et emplois tropaïques (métonymie, métaphore) sont plus fréquents qu'il n'y paraît. D'ailleurs, l'exemple de Sarah Leroy dans *De l'identification à la catégorisation* (Louvain, Peeters, 2004, p. 67) : « Moi, les Jeanne d'Arc et les Napoléon me laissent froid. » se situe entre emphase, emploi exemplaire et antonomase du nom propre ; quant à « cette Jeanne d'Arc du formol » (*ibid.*, 90), l'exemple, authentique (faut-il le préciser), montre que la préposition typique de l'antonomase (« de ») se rattache aisément à Jeanne en dépit de la particule, désémantisée, d'un patronyme ressenti par des locuteurs contemporains comme synthétique (bien sûr, cette particule est roturière, comme la majorité des noms médiévaux en « de » ; *cf.* Christian Baylon, *Les Noms de lieux et de personnes*, Nathan, « Université », 1982, p. 167).

[5] Monique Bourin, « Bilan de l'enquête », *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*, t. I : actes des I^re et II^e rencontres d'Azay-le-Ferron (1986 et 1987), Tours, Presses de l'université François-Rabelais, 1989, p. 233-246.

[6] On complétera donc par Paul Fabre, *Les Noms de personnes en France*, *op. cit.*, p. 70.

[7] Max Prinet, « Questions d'anthroponymie », *Revue des études anciennes*, t. XXI, n° 1, janvier-mars 1919, p. 36.

[8] Pour un tableau commode des dérivés français formés à partir du mot hébreu, lire Eugène Vroonen, *Les Noms de personne dans le monde*, Bruxelles, Librairie encyclopédique, 1967, p. 275. – On eut aussi traduire : « Dieu est miséricorde », « le Seigneur est bienfaisant »…

que « Johan(s) » a cédé la place à « Jehan(s) » par un affaiblissement vocalique caractéristique des débuts de mots[1], plus tardif cependant en Lorraine qu'à Paris. Le *h* ne tombera dans les graphies qu'à la même époque dans la région d'Amiens[2] ; plus tardivement, au XV^e^ siècle, le *s* final tombe. En français, le prénom féminin procède par ajout simple d'un *e* à la finale masculine, avec certes un réaménagement phonétique, restituant la finale consonantique. Mais son origine masculine a été si tôt oubliée que le prénom est devenu, de secondaire qu'il était, un anthroponyme féminin primaire.

Malgré la dénomination par un nom de saint, fréquente dans le monde paysan, les diminutifs fréquents tels que *Jeannette (Janette), Jeanneton (Janeton), Jeannette (Janette) et Jeannote (Janote)* – voire les rares *Janille, Nanon* ou *Tonton* (au suffixe épicène peu à peu investi de valeur hypocoristique) – ont-ils été employés pour désigner Jeanne d'Arc et sous quelle graphie ? C'est douteux. Trop de respect en tous les cas pour songer à des surnoms plus déformants : *Jeandelle, Jeansotte, Lajeanne*… Comme on sait[3], le Moyen-Âge multiplie les hypocorismes pour désigner les individus, et les hypocorismes en deviennent souvent plus nombreux que les formes simples, n'en déplaise au respect dû aux noms du sanctoral ; pourtant, Jeannette devint Jeanne : « Chez moi, on m'appelait Jeannette ; depuis ma venue en France, Jeanne. » Le passage est connu, et a été analysé par Françoise Michaud-Fréjaville dans « Dans son pays on l'appelait Jeannette. Essai sur le discours et l'usage anthroponymiques dans les *Procès* de Jeanne d'Arc »[4]. Les diminutifs ont, en réalité, une faveur aussi vive au Moyen Âge que leur mode est brève : les dérivés de Jeanne se succèdent rapidement sans s'imposer, ils sont nombreux mais s'usent vite au regard de la stabilité du prénom simple[5], plus populaire encore au féminin qu'au masculin.

La distinction Jeanne/Jeannette est connue du vivant de Jeanne d'Arc ; les témoins l'observent dans leurs témoignages. Le fait est notable[6], alors même que les diminutifs féminins abondent et dépassent la fréquence des diminutifs masculins – on peut en juger au XV^e^ siècle dans le passage à l'inscription des actes de baptêmes, qui témoigne de ces fréquences même s'il réduit probablement l'usage des diminutifs (et singulièrement des diminutifs masculins), davantage oraux qu'écrits. « On

---

[1] Le timbre de la voyelle initiale est évidemment le premier à être sujet à de fortes réductions ; Olof Brattö, spécialiste de l'anthroponymie messine (ce qui ne gâte rien), donne une datation un peu plus précoce dans *L'Anthroponymie et la diplomatique*, Göteborg, Almqvist och Wiksell, « Göteborgs Universitets årsskrift, 62 », 1956, p. 33.

[2] René Debrie, *Répertoire de noms de personne de la région d'Amiens au XIV^e^ siècle*, Amiens, Club d'onomastique picarde, 1969.

[3] Patrice Beck, « Anthroponymie et parenté », p. 365-381 dans *L'Anthroponymie, document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux* (actes du colloque de Rome, 6-8 octobre 1994), Rome, École française de Rome, 1996

[4] Patrice Beck (dir.), *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*, t. IV : « Discours sur le nom », Tours, Presses de l'université de Tours, 1997, p. 163-177.

[5] Jean Germain, « Les prénoms à Namur (Wallonie) de la fin du XV^e^ siècle au XVII^e^ siècle », p. 273-286 dans Jean-Claude Boulanger (dir.), *Le Nom propre au carrefour des études humaines et des sciences sociales* (actes du congrès international des 16-22 août 1987), Québec, Presses de l'université Laval, 1990.

[6] Il est aussi à rapprocher de ces changements qui caractérisent un certain nombre de noms propres à la puberté ou après une réalisation importante de divers personnages (Jean-Louis Vaxelaire, *Les Noms propres* [thèse de 2001], Champion, « Linguistica », 2005, p. 626). Ce serait pourtant un abus que d'y voir des chrononymes.

consent plus volontiers à ce que la personnalité religieuse des filles reste en quelque sorte incertaine ou incomplète et que leur lien avec le patron céleste dont elles portent le nom soit plus lâche. »[1] Cependant, bien que cela puisse paraître contradictoire, on constate que la vogue des noms chrétiens est plus vite installée chez les femmes que chez les hommes[2]. Pourquoi Jeanne d'Arc eut-elle ce prénom en particulier ? Sans doute parce que la principale de ses marraines portait ce même prénom, voire pour indiquer que cette marraine serait justement la principale.

Dite « Pucelle » par référence au non-mariage (depuis Toul peut-être) – ce *cognomen* personnel est ailleurs attesté[3] – on l'appelait aussi du matronyme « Rommée »[4] parce que « en son pays les filles portaient le surnom de la mère ». Dans les deux cas, on le voit : « L'onomastique féminine est le domaine de la désignation complémentaire, majoritaire face au surnom *stricto sensu*. »[5]

L'incertitude de dénomination de Jeanne d'Arc semble aujourd'hui, curieusement, perpétuée dans l'usage de l'adjectif lui correspondant : « johanniste » se rapporte soit à saint Jean-Baptiste, prophète (1767 dans Voltaire, cité par le *T.L.F.*), soit à saint Jean l'Évangéliste, apôtre (à partir de 1863 dans Renan, selon le *T.L.F.*), soit enfin à sainte Jeanne d'Arc, vierge. De même, « johannique » réfère tantôt à Jean l'Évangéliste tantôt à Jeanne d'Arc, et – à vrai dire – plutôt à saint Jean, grâce au soutien, dès 1873, de « johannisme », théologie mystique et contemplative issue de l'évangile de saint Jean. La référence à Jean-Baptiste (1867 dans le Littré) a de même éclipsé la plus ancienne référence à saint Jean Chrysostome (1752 dans le *Dictionnaire de Trévoux*) dans « johannite », avant d'être à son tour détrôné par la référence à Jean l'Évangéliste (1891 dans Huysmans). C'est donc le contexte qui éclairera la référence :

- *aventure, centre, cité, culte, épopée, étendard, fête, fonds, geste (la), histoire, historiographie, légende, musée, mythe, mythologie, noblesse, panoplie, pèlerinage, route, théâtre, ville, vision* johanniques (Jeanne) ;

- *apocalypse, atmosphère, Christ, communauté, école, écrit, ésotérisme, évangile, idée, imprégnation, intuition, littérature, livre, milieu, mystique, nombre, pensée, récit, signe, sublimité, terme, texte, théologie, tradition, verset* johanniques (Jean l'Évangéliste, auteur supposé de l'*Apocalypse*).

Restent quelques mots qui ne lèvent pas les doutes interprétatifs : les substantifs *bibliographie, bibliothèque, cycle, iconographie, imagerie, représentation, thème* johanniques.

---

[1] Page 475 de Christiane Klapisch-Zuber, « Quel Moyen-Âge pour le nom ? », p. 473-480 dans *L'Anthroponymie, op. cit.*.

[2] Harry Jacobsson, *Étude d'anthroponymie lorraine : les bans de tréfonds de Metz, 1267-1298*, Göteborg, Gumperts Förlag, 1955, p. 27.

[3] En 1376, comme surnom servant seul à identifier la personne : Dominique Fournier, *Aspects de l'anthroponymie féminine en France*, Hambourg, Buske, 1990, p. 44-45 ; Albert Dauzat dans *Les Noms de famille en France : traité d'anthroponymie française* (3e éd. revue et complétée par Marie-Thérèse Morlet : Guénégaud, 1977 ; 1re éd. : 1945) donne par ailleurs précisément « la Pucelle » comme un exemple des dénominations féminines typiques au Moyen-Âge, la plus fréquente étant bien sûr, tout de même, le nom de baptême seul.

[4] Eugène Vroonen, *Les Noms de personne dans le monde, op. cit.*, p. 289. – Un séjour dans une ville donnée expliquer certains surnoms familiaux devenus héréditaires : on le voit d'après « Rommée », cela peut s'appliquer à « d'Arc » (Pierre Chessex, *Origine des noms de personnes*, Lausanne, Guilde du livre, 1946, p. 110).

[5] Page 390 d'Olivier Guyotjeannin, « Les filles, les femmes, le lignage », p. 383-400 dans *L'Anthroponymie, op. cit.*.

Aussi avons-nous jugé bon pour une fois, à côté de toutes les déjà nombreuses études patronymiques existantes, d'envisager la façon dont Jeanne a été dénommée dans une œuvre unique, et entière, en distinguant soigneusement hypocorisme (Jehannette), anthroponyme familier (Jehanne), anthroponyme d'origine géographique (Jehanne la Lorraine), anthroponyme politique (la Pucelle de France), militaire (la libératrice), professionnel (la bergère), religieux (la sainte), nom de guerre (la Pucelle d'Orléans) et surnom (la Pucelle)[1].

Cette œuvre, c'est *La Chanson de Jehanne Darc* de Clovis Hugues, parue chez Fasquelle, en deux tomes : le premier, en 1900, reçut le grand-prix de l'Académie française. Le second, de 318 pages, portera en 1906 comme sous-titre *Le sanglot de Jeanne : du sacre au bûcher*, mais les 360 pages du premier tome suffisent à nos analyses, qui seraient autrement lassantes. L'exemple de Clovis Hugues semble intéressant : au rebours de la tendance historiographique au rythme lent, il orthographie le patronyme « Darc ». Quels sont les noms propres qui ont donné lieu à une si longue controverse ? Ce ne sont pas les péguistes et les péguystes qui peuvent détrôner arcistes et darcistes[2] !

On daterait bien du XIII^e^ siècle la fixation du nom « Darc » dans l'ascendance paternelle de Jeanne d'Arc, devenu, de nom d'origine qu'il était (comme très souvent dans l'Est[3]), patronyme ; mais comme cette ascendance vit en milieu rural, le XIV^e^ siècle semble plus probable, avec cette réserve que la paysannerie aisée suit davantage les usages de la ville que la paysannerie pauvre, aussi estimons-nous de la première moitié du XIV^e^ siècle cette transformation du toponyme en patronyme[4]. Cela n'empêche bien sûr pas Jeanne de déclarer au 1^er^ jour du procès : *de cognomine autem suo dicebat se nescire* – stratégie d'accusée que de préserver ses proches ?

Quant au prénom de « la pastoure aux doux yeux » (p. 17), Clovis Hugues l'orthographie « Jehanne » avec un semblable archaïsme[5], qui n'a pas, sous sa plume, la banalité de correspondre à

---

[1] Louis Michel, « Esquisse méthodologique et plan-questionnaire d'anthroponymie sociologique », p. 127-135 dans les actes du premier *Congrès international de toponymie et d'anthroponymie* (25-29 juillet 1938, Paris), Institut de phonétique de l'Université de Paris, 1939.

[2] Lire pour mieux saisir le contexte dans lequel écrit Clovis Hugues : François Bouquet, *Faut-il écrire Jeanne Darc ou Jeanne d'Arc ?*, Rouen, impr. Cagniard, 1867 (l'auteur a toujours écrit « d'Arc ») ; Joseph-Édouard Choussy, *Essai de conciliation sur l'orthographe du nom de Jeanne Darc ou d'Arc*, Moulins, impr. Lamapet, *ca.* 1905, p. 9 – l'érudit Choussy est un johanniste bien connu à la Belle Époque, au cours de sa carrière éditoriale il écrit d'abord « Darc » puis « d'Arc » après 1914. Bien sûr, aujourd'hui, la messe est dite : le catalogue de la BnF recense seulkement deux œuvres johanniques comportant le patronyme Darc dans la période 1950-2000 (890 « d'Arc » !), 14 pour 1900-1950 (2200 !) et 47 pour 1850-1900 (2300 !).

[3] Page 193 de Monique Bourin, « France du Midi et France du Nord : deux systèmes anthroponymiques ? », p. 179-202 dans *L'Anthroponymie, op. cit.*.

[4] Confronter les conclusions de plusieurs contributions à *L'Anthroponymie, op. cit.* : Benoît Cursenne, « Aspects de la révolution anthroponymique dans le Midi de la France », p. 41-62 ; François Menant, « L'anthroponymie du monde rural », p. 349-363.

[5] Jeanne d'Arc signait ainsi « Jehanne » ; *cf.* Béatrice Fraenkel, *La Signature. Genèse d'un signe*, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1992. Hélas, l'auteur se penche bien plus sur la signature patronymique que sur celle du prénom, et n'envisage pas que la main du signateur puisse être guidée (celle de Jeanne ne l'a-t-elle pas été, pour preuve de l'adéquation entre signateur et signe ?). – Jehanne ne veut pas éliminer la neutralité graphique du nom en toutes lettres : elle n'ajoute ni dessin ni trait supplémentaire ; ignorance, sans doute, qu'à défaut de se dire « fille Darc » elle eût pu se dire *filia Dei* en utilisant la croix (d'autant plus que les voix lui disent *Johannam Puellam, filiam Dei*, d'après les propres mots

une pensée conservatrice. Rappelons, d'une part, que jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, on a écrit presque exclusivement « Darc », à de très rares exceptions, dont la première est un sonnet de 1576 ; qu'au XIX^e siècle les œuvres phares de Michelet et surtout Quicherat ont déterminé l'usage moderne en « d'Arc » ; d'autre part, que le prénom « Jehanne » devient « Jeanne » dans la bibliographie johannique dès le XVI^e siècle[1] sans pourtant jamais faire oublier le *h* : ne vit-on pas paraître, l'an passé encore, de Régine Deforges, *La Hire ou la colère de Jehanne* ?

Malgré la proclamation de l'auteur : « Point de grands mots claironnant dans le Vers ! »[2], Jehanne Darc, dont c'est ici la chanson parce qu'elle y chante et parce que le poète la chante[3], suscite un grand nombre de variations dans la façon dont Clovis Hugues la désigne : à la suite de Catherine Schnedecker, on appellera coréférence ce phénomène linguistique par lequel un même référent se trouve désigné par plusieurs mots : il y a chaîne de références s'il y a plus de trois maillons[4]. Si le nom propre est un attracteur anaphorique puissant, que dirons-nous de « Jehanne Darc » ?

Le référent Jeanne d'Arc se trouve désigné par de nombreux groupes nominaux. On pourrait distinguer dans notre relevé coréférences supposées et coréférences affirmées[5], ou encore noms et pronoms. Mais sont exclus de notre relevé les pronoms essentiels personnels (personnes 1, 2, 3 du singulier, 4 voire 5 et 6 du pluriel), trop nombreux et d'usage moins stylistique. Les pronoms sont en effet des formes non marquées de la reprise, à côté du syntagme nominal à tête nominale, marqué ; ils fondent en quelque sorte notre étude : pourquoi un mot au contenu plein prend-il la place qu'aurait pu occuper un mot au contenu sémantique ténu ? Qu'est-ce qui assure dans le cadre de la redénomination le *continuum* référentiel ?

Nous aurions pu distinguer coréférences neutres et connotées, coréférence *in præsentia* ou *in distantia*, faute qu'il y en ait ici à proprement parler *in absentia*[6], mais ces distinctions ont paru moins pertinentes que le point de vue des personnages pratiquant la variation dans leur référence à Jeanne d'Arc. La distance séparant chaque maillon de la chaîne de références est faible dans l'ensemble de l'œuvre : il n'y a solution de coréférence nominale qu'à six reprises, avec un rattrapage ultérieur

---

de Jeanne suscités par son interrogatoire : la vierge était consacrée à Dieu), ou pressentiment de la force qu'acquerrait son prénom ? De fait, la signature expose le nom propre en même temps qu'elle engage la personne, pour reprendre les termes de Béatrice Fraenkel dans « La signature comme exposition du nom propre dans l'écrit » (Anne-Marie Christin [dir.], *L'Écriture du nom propre* [actes du colloque des 8-10 juin 1995], L'Harmattan, « Sémantiques », 1998, p. 215-232).

[1] « Johanne » ou « Jehanne », Christine de Pisan, *Ditié*, 1429 ; « Janne », *Chanson du Dauphiné*, ca. 1431 ; « Jane », dans François Béroalde de Verville, *La Pucelle d'Orléans*, Guillemot, 1599 ; « Ieanne » dans Nicolas Chrétien, *Les Amantes*, Rouen, R. du Petit Val, 1613 ; « Jeanne », Rouxel. On note en revanche un certain retard de « Jeanne » dans dans la titrologie johannique : « Jeanne », Léon Tripault, *L'Histoire et Discours du siège mis par les Anglois devant Orléans en 1428, et de sa délivrance par Jeanne d'Arc, dite la Pucelle*, Hottot, 1576.

[2] Page 5 de Clovis Hugues, *La Chanson de Jehanne Darc, I*, Fasquelle, 1900, 360 p. (grand-prix de l'Académie française).

[3] Deux lectures possibles (génitifs objectif et relatif) du complément du nom paratextuel : *La Chanson* de *Jehanne Darc*.

[4] Catherine Schnedecker, *Nom propre et chaînes de référence*, Presses de l'université de Metz, 1997.

[5] Comme fait le syntacticien Gilles Fauconnier dans *La Coréférence : syntaxe ou sémantique ?*, Seuil, « Travaux linguistiques », 1974.

[6] Notions que j'invente. On comparera : 182 « la gente fille » ; 274 « la gente Pucelle » ; 276 « la Pucelle ».

multipliant les coréférences ou sans[1]. Il faudrait affiner ce calcul en passant de l'unité-page à l'unité-vers[2], quoique l'unité-page ait son importance visuelle en poésie, y compris chez Clovis Hugues au début du XX^e^ siècle, sans parler même de l'importance pour le lecteur : le temps de lecture, la capacité mémorielle, la faculté de revenir en arrière sont en partie conditionnés par la disposition paginale.

Les anaphores existantes pratiquent-elles des phénomènes de langue, tels que la synonymie, l'hyperonymie ou l'hyponymie ? La question est délicate qui impose pour une fois de ne pas oublier de classer le nom propre dans les bornes nominales de la chaîne de références : synonymes (3 « Jehanne-la-Pucelle »), hyperonymes (« Jehanne ») et hyponymes (19 « Jehannette »[3]) absolus de Jehanne Darc se rencontrent en effet (*cf.* hyperonymes relatifs 34 « fillette » et 52 « ma fille » de 50 « fille » dans la bouche de Jacques Darc ; « fille » étant un hyperonyme possible de Jehanne Darc, point de repère absolu de la chaîne de références – mais sans qu'aucun autre personnage du poème n'utilise la dénomination féminine, pourtant fréquente au Moyen Âge, d'après le nom du père : la Jacques, la fille Jacques, la Jacquette…) ; tout au plus la foule évoque-t-elle 33 « celle des Darc ». Ces désignations complémentaires, qu'elles correspondent au sobriquet historique « la Pucelle »[4] ou non, contribuent à détacher Jeanne de l'héritage de ses père et mère, et singulèrement de leur géographie (surnoms paterno-maternels : Arc/Art, Rome[5]).

Analysons les différents niveaux énonciatifs qui produisent des coréférences en même temps qu'ils s'insèrent polyphoniquement dans une coréférence généralisée : le changement de niveau énonciatif fournit un contexte propice à redénomination. S'agit-il du narrateur ? Il ne sera pas forcément laudateur : il prend le point de vue de Baudricourt dans la péjoratif « cette fille-ci » (96), passage proche d'un discours indirect libre. Son personnage principal est le plus souvent vu avec admiration cependant. Il est désigné comme étant Jehanne, c'est le cas dans ces paratextes que sont les titres des grandes parties de l'œuvre, nommées « gestes ». Sur les 5 titres de la 1^re^ geste (« La révélation »), 3 comportent le prénom « Jehanne », 1 comporte l'expression « la bergerette », 1 ne renvoie pas à Jehanne. Sur les 8 titres de la 2^e^ geste (« La volonté »), 7 fois Jehanne ; sur les 12 titres de la 3^e^ geste (« L'épreuve », 10 fois Jehanne ; sur les 8 titres de la 4^e^ geste (« La bannière »), 6 fois Jehanne, 1 fois « la guerrière » ; sur les 9 titres de la 5^e^ geste (« La rédemption »), 7 fois Jehanne (dans

[1] Respectivement : 29-33, 75-82, 147-154 et 6-11, 192-197, 253-263.

[2] Catherine Schnedecker (*Nom propre et chaînes de référence*, *op. cit.*, p. 11) n'a guère envisagé que le comptage des mots, phrases et lignes prosaïques, en oubliant le syntagme en matière syntaxique aussi bien que le caractère imprimé en-deçà des mots

[3] Le diminutif, qui ajoute sa connotation à la dénotation du prénom simple, date apparemment du XIII^e^ siècle.

[4] C'est entre le procès de condamnation et le procès en nullité que ce sobriquet se répand, d'après les chiffres produits par Françoise Michaud-Fréjavilleà la fin de l'article cité. En parallèle, il est significatif que les désignations latines comme *mulier* et *femina* laissent la place à *filia* (dans les traités et non les enquêtes).

[5] Pour la prudence à adopter vis-à-vis de « Rommée », lire Françoise Michaud-Fréjaville, art. cité, p. 167-168.

les sept premiers titres) ; dans les 6 titres de la 6e geste (« La chevauchée »), 6 fois Jehanne et dans les 11 titres de la 7e geste (« Le sacre »), 11 fois Jehanne.

L'appellation complète « Jehanne Darc », conforme au titre de l'œuvre, et à qui s'adresse le poète (p. 5) avec des précisions surnuméraires : « Jehanne Darc, la tant bonne bergère / Qui délivra mon pays de l'Anglais », sera plus rare (14 emplois) et réservée au narrateur, à l'exception d'une occurrence dans la bouche de Jehan Boilève (p. 236). Mais il suffit de dire « Jehanne » pour la désigner par son nom. « Alors les voix, l'appellant par son nom » lui disent « Jehanne », de même que l'archange Gabriel en 24. Les voix ne mentent pas et s'adresse en Jehanne certes à « une humble bergerette » de son état mais à « celle / Que Sire Dieu garde à jamais Pucelle / Pour délivrer le peuple endolori ».

Quels personnages parlent donc de Jehanne et/ou à Jehanne en variant les dénominations ? Personnages mal identifiés : voix (du Ciel ou françaises), foules (*ceux de Châlons, on, les François, les Troyens*), personnage anonymes ou connus par leur seule profession (*chancelier, clerc, coiffeur, évêque, moine, prêtre exorciseur, soudard* !), tous les présents (*chacun, tous*)… Mais il faut les classer plutôt selon leur attitude. Certains ont des positions fixes : l'archange, les voix, les frères Pierre et Jehan, Laxart, Jehan de Metz, Héliote, La Hire, Dunois (auxiliaires), Gaucourt (neutres), Talbot et Glasdale (opposants).

D'autres évoluent. Le père Jacques Darc passe par des moments de colère (*cf.* 16 « notre Jehanne aimée », « cette enfant » mais 50 « un jupon », 51 « agnelet naissant », 52 « enfant, folle enfant »).

S'adoucissent, devenant de neutres méliorants : le roi (133 « pucelle », 139 « bergerette » mais 265 « damoiselle », 300 « guerrière ») et duc d'Alençon « fort curieux d'ouïr / Dialoguer le sceptre et la houlette » (136) et « cette Jeanne ! » (286).

S'adoucissent, devenant de péjorants neutres : un évêque (143 « fillette » et « une ignorante » mais 145 « cette enfant ») et un moine (309 « Est-il vrai que vous soyez, damoiselle, Laide sorcière et fille de l'enfer ? » mais 311 « gente Frnançoise »), S'adoucissent nettement, devenant de péjorants méliorants : Baudricourt (82, « ta nièce, une fille des champs » à Laxart, 84 « la pastourelle » et « votre Jehanne » mais 90 « damoiselle », 108 « bergerette »), les Troyens (306 « Cocquarde ! / Sorcière ! fille horrible de Satan ! […] Va-t-en / Rejoindre la louve qui fut ta mère » mais en 317, laudativement, « cette Jehanne »).

Les termes de la coréférence traduisent souvent, mais pas obligatoirement, le point de vue du locuteur sur Jehanne. Ainsi Dunois se montre-t-il toujours favorable à Jehanne mais particulièrement inexpressif : 175 « damoiselle », 181 « Jehanne », 205 « Jehannette » et « Pucelle », y compris quand il inclut Jehanne dans « les pastourelles » (176). La Hire en 168 est plus explicite : « damoiselle »,

« Jehanne Darc » « C'est comme un ange qui nous arrive », « la bienvenue ici » ainsi qu'en 225 : « la belle ».

On le constate : plusieurs surnoms sont candidats au remplacement de l'association nom de baptême + patronyme d'origine. Deux surnoms historiques : la bergère (avec variantes isolées : 13 « une bergère, une humble bergerette », 59 « bergeronnette », 264 « bergerelle ») et la Pucelle (133 « pucelle » compris comme 87 « la vierge », 93 « une vierge »), un surnom apparemment créé par Clovis Hugues ou, à tout le moins, privilégié par lui : « la pastoure » (45), « la pastourelle » (44). Notons qu'il y a quelque opposition entre des déclarations comme 28 « Je ne suis rien qu'une fille des champs » et des indices opposés de reconnaissance sociale . « sage et bonne damoiselle » (23), « damoiselle » (90). Parfois, y sont associés le prénom : « Jehanne-la-Pucelle » (3), « Jehanne était le nom de la bergère » (13) ; ou des déterminations : « la bonne bergerette » (132), « la bergerette aux doux yeux » (171) ; « la noble Pucelle » (206), « la tendre Pucelle » (353). On trouve, plus rare encore, l'image de la bergère filant à sa quenouille : 36 « la fileuse ».

L'originalité de Clovis Hugues, dans tous ces déterminants, est d'insister sur la pastoure (Jeh*anne* est pays*anne :* « une humble paysanne » 311), même si elle « n'était pastoure / Que chez père et si c'était besoin » (60), et sur les suffixes diminutifs avec une dilection qui ne peut que rappeler que Clovis Hugues est aussi poète provençal, attaché à une langue peu avare de telles marques d'affection.

Pastoure : Jehanne ou le règne végétal. « Tôt frémissante, ainsi que feuille aux bois, / Vision d'aube et de ciel apparue » (228), Jehanne, « fleur neigeuse du pêcher » (72), est en communion avec la Nature : « Et c'est quasi violette abritant / Son humble front d'une forêt de piques » (331). Et sa mort ressemblerait à une moisson : « Si tu tombais comme tige en moisson » (244). Nature terrestre, Jehanne illustre aussi la nature céleste : les mots manquent. « C'est comme si nouvel astre avait lui » (189). « C'est quasiment tonnerre en galopade » (240). Figure de l'exubérance, la Jehanne de Clovis Hugues le pousse à une manière d'imaginisme, entre ciel et terre. Jehanne tient de l'abeille : « Allant, venant comme une grande abeille / Qui combattrait un peuple de frelons. » (316). « Comme une abeille à l'entour d'une rose » (326), Jehanne protège son dauphin et retrouve là son caractère d'enfant : « Voici bientôt la tant douce saison / Où l'on allait, voltigeant comme abeilles », se souvient-elle (264). Jehanne se fait oiseau : tantôt « tourterelle » (40, 45…), tantôt colombe (243), tantôt « étourdie / Comme hirondelle en un ciel écarlate » (280), tantôt simple oiselle. « Telle l'oiselle » (164), c'est-à-dire « légère comme oiselle » (215), voire – par une maladroite précision à la limite de l'incohérence – « avec des pieds d'oiselle » (243), celle qui est pour sa mère humaine « l'oiselet, espérance du nid » (156). « Leste et volant comme une oiselle aux branches » (325) : c'est sous cette apparence ailée qu'elle s'envolera du livre hommage de Clovis Hugues : « Tout comme si

ses doigts fussent plumes d'oiselle » (352) est la dernière comparaison utilisée par le poète pour désigner sa muse. Miévrerie de cette image de la femme-oiseau ? Jehanne répond parfois à un poète qui, parfois, la veut trop protéger : « Je ne suis point une fillette à mettre / Mon cœur en cage ainsi qu'un pauvre oisel » (68). Peut-être les métamorphoses de Jehanne sont-elles une façon pour la muse de paraître échapper au poète fixiste, nomothète dans l'âme : Jehanne est successivement à la page 87 « oiseau », « arbre » et « flambeau », avant de redevenir oiseau en 90.

Ses ennemis ont beau la poursuivre de leurs imprécations (97 « Disparais comme un crapaud dans le puits »), Jehanne est insensible à leurs exorcismes et refuse d'être « Telle que nonne en son couvent recluse » (46). Jehanne est-elle donc anticléricale ? Peut-être, mais spirituelle sans doute. Refusant d'être « une sainte de pierre » (106), « Je suis son bras » dit-elle à propos de Dieu (135) : « Quand Dieu le veut il suffit d'un bâton » (133). Et le narrateur la confesse « grande bergère élue » (60) : « et l'on dirait un gentil séraphin / Caracolant aux plaines éternelles » (138). Miévrerie encore que cette image sulpicienne ? Il est bien peu de paganisme subsistant autour de « la sibylle hagarde » (145) « belle comme une fée » (112), mais les fréquentes comparaisons angéliques (128 « comme un ange », 165 « Tout comme un ange envolé dans la nuit », 168 « C'est comme un ange qui nous arrive ») sont bien l'expression d'une foi populaire à la limite de la superstition, friande de merveilleux. Talbot est de mauvaise foi qui s'attaque en Jehanne à une « diablement méchante païenne » (199), après l'avoir désignée vulgairement comme « une fille » et, avec un démonstratif méprisant, comme « cette impure cocquarde » que Clovis Hugues n'aurait justement pas défendue si elle n'avait été que « sainte de la patrie ». Face aux Anglais, armes qui font pleurer les morts, mais rires parfois : « Jehanne a ri comme une bonne fée » (310).

L'aisance métaphorique du poète en est conforté. Et Jehanne devient, par une curieuse métonymie (christique, qui plus est), agneau : si « la bergerette est blanche comme neige » (312), ne va-t-elle pas ressembler à l'« agnelet naissant » (51) ? et, paronymiquement, à l'« agnel innocent » (107) ? Certes un personnage comme le Duc d'Alençon, « fort curieux d'ouïr / Dialoguer le sceptre et la houlette » (136), redonnera à Jehanne son accessoire typique (son attribut) d'image pieuse ; mais Jehanne a beau se présenter d'emblée, au seuil du poème, comme une « fière lionne » (6), le lecteur se rendra tôt compte d'une évidence : Jehanne n'est guère un animal de guerre. « Rien n'a changé la simple pastourelle ; / Et la lionne est encore une agnelle » (233).

Pourtant, les contemporains de Clovis Hugues, malgré le sursaut patriotique suscité par le traumatisme de 1870-1871, ont perdu l'usage du surnom de *bellatrix* souventes fois, jadis, conféré à Jeanne, mais non point son image guerrière : « Il me faut être en soudard équipée » (109). Au cœur de l'épopée se multiplient les apostrophes « guerrière » lancées à Jehanne (52) : « la guerrière » agit bien « en chevalier hardi » (278). Mais Jehanne n'est pas revancharde. À une époque censée inculquer

l'esprit de revanche à sa jeune génération, Clovis Hugues n'associe pas une seule fois Jeanne à la Lorraine, bien qu'il se place dans la lignée moins de Christine de Pisan[1] que de Villon : « Bientôt François Villon, le gueux divin, / Étoilera sa ballade sereine / Du souvenir de la bonne Lorraine », écrit Clovis dans son envoi (354). Le simple respect des faits impose le rappel historique : « Jehanne Darc, la tant bonne bergère / Qui délivra mon pays de l'Anglais » (5) n'occit personne. Elle est « cette pure enfant qui délivra / Son doux pays à force d'innocence » (115). Si une image devait rester dans l'esprit du lecteur de la *Chanson*, ce serait celle des homériques « fossés béants » : « la Pucelle / Qui, chevauchant par les fossés béants, / Délivrera la cité d'Orléans » semble avoir surmonté le sentiment de vertige et « la guerrière ingénue » (175) ressort fière de cette victoire sur elle-même : « Je ne portais qu'habits de pastourelle, / Et cependant Jehanne-la-Pucelle / A guerroyé dans les fossés béants (154, 294).

Le socialiste libertaire Clovis Hugues n'occulte pas plus le régime politique sous lequel Jehanne vivait en pleine allégeance à son dauphin. Jehanne est même plus souvent qu'à son tour munie de couronne dans cette *Chanson* : « comme une enfant qui serait une reine » (190), « gentille comme une petite infante » (217), elle reçoit hommage de tous, « la saluant comme une jeune reine » (232). « Car voici l'heure où Jehanne, à son tour, / Sera sacrée adorablement reine » (351). Hommages qui renforcent son courage « pour montrer à la fin / Cœur de bergère et vaillance de reine » (100). « Chacun se range autour du capitaine » (251 ; notons le masculin), volontiers. « L'ardent Dunois s'étonne qu'on puisse être / Tant jeune fille et soudard tant savant » (316).

C'est du combat que celle qui est aussi, paradoxalement, « la tendre Pucelle » (353) tire sa noblesse. On lui parle, au vu de cette bravoure guerrière, « comme à haute damoiselle » (202) et le narrateur ne peut faire moins que de la nommer « la guerrière gentille » (210) ou « gente guerrière », voire « gente Françoise » (311), pour varier (209) et sans que « la noble enfant » (102) y perde un trait important aux yeux de Clovis et qui la rattache définitivement au peuple : elle « fut tant pauvrette naguère » (353). Mot économico-affectif, « pauvrette » fait référence à la pauvreté matérielle et suscite en même temps la pitié du lecteur : « la pauvrette à qui les Anglais font / Reproches vils de péchés et d'orgie » (232).

La généalogie humaine de Jehanne est peu développée[2] : ce n'est pas elle qui intéresse le poète. Jehanne, « fille de Dieu » (268, 326 : parole du père Jehan Morel baptisant Jehanne), lui appartient : « elle est tôt acclamée / Comme le fut onques fille de Dieu » (275). Jacques Darc lui-même en prend conscience qui finit par parler de « notre sainte enfant » (340). Outre les nombreux miracles guerriers, un signe intime de consécratin à Dieu se manifeste au passage : « Sans toutefois

[1] C'est bien elle devant Jehanne, que le poète décrit à la page 354 : « Tel Simon devant la Mère élue » !

[2] 34 « notre Jehanne », 52 « enfant, folle enfant », 57 « ma sœur belle », 82 « ta nièce », 84 « votre Jehanne », 73 « notre nièce », 82 « ta nièce », 157 « ma pauvre Jehanne ».

avoir jamais connu / Douleur secrète et malaise de femme » (174). Les doutes du moine frère Richard face à celle qu'il soupçonne d'être « sorcière » (100) plus que « folle » (131) tomberont vite : « Est-il vrai que vous soyez, damoiselle, / Laide sorcière et fille de l'enfer ? » (309). Soupçon moindre que l'injure de Glasdale (« Ribaude ! », 201). La foule dit : « une sainte » (189), le narrateur suggère plus, avec les précautions du subjonctif : « comme si la bergère eût été Jésus-Christ » (145), « comme s'il eût entendu […] la Sainte-Vierge Marie » (312) – « il », or c'est frère Richard…

La comparaison des référents historiques initiaux et des référents discursifs chez Clovis Hugues, fonctionnant essentiellement par métaphore et par association d'idées assez libre, doit laisser *in fine* la parole à la petite Charlotte, la fille d'une maison hospitalière, qui, allant au-delà du « bruit joli que fait son nom » (*dixit* Jehan Boillève, 236), lui lance avec la candeur directe de la jeunesse : « Mais quelle fille es-tu donc, Jehannette ? » (202).

*

## Jeanne d'Arc et le régime de Vichy : une image au service d'une propagande

*Yann Rigolet*
*Université d'Orléans*

*Jeanne d'Arc est la fille de notre race et de notre terre.*
*Abel Bonnard*

Le 11 juillet 1940, les trois actes constitutionnels qui engendrent l'État Français achèvent la liquidation d'une république agonisante depuis le 16 juin précédent et donnent au maréchal Pétain et à son gouvernement la mission de fonder un « Ordre Nouveau » reposant sur le triptyque national « Travail, Famille, Patrie », destiné à supplanter, d'une part, le souvenir de l'antique « Pain, Paix, Liberté » prôné par le Front Populaire des années 1930, mais aussi, plus explicitement, à occulter l'héritage révolutionnaire lié à la devise « Liberté-Egalité-Fraternité », jugée trop abstraite. Dans le cadre de cette « Révolution nationale », véritable restauration conservatrice prenant la forme d'une monarchie autoritaire, la Patrie, ultime élément du triptyque vichyste, va devenir l'un des sujets phares de la propagande maréchaliste, à la fois historique et mythologique. Fondamentalement contre-révolutionnaire, opposée aux principes de 1789, cette nouvelle idéologie compense un anti-modernisme radical par une véritable immersion dans le passé de la glorieuse histoire de France reposant sur ses principes les plus éprouvés. De la voix même de Philippe Pétain, l'historien et essayiste Daniel Halévy, notera ainsi au sujet de la Révolution nationale : « Il semblait qu'elle vînt du

fond des âges, reflet d'un héroïque et généreux passé »[1]. Pour Pétain et son entourage, cette abolition pure et simple de la III^e^ République est l'occasion de procéder à une refonte d'ensemble de la société et de substituer à la démocratie, un néo-traditionalisme teinté de paternalisme et de cléricalisme. On peut ajouter ici que le discours officiel du 11 juillet 1940 par lequel le maréchal annonce les grands principes de la Révolution nationale, renvoie aux thèses de l'Action française de Charles Maurras, pendant l'entre-deux guerres[2]. Les racines doctrinales de cette nouvelle idéologie sont donc »pétries de cette influence.

Plus précisément, en imposant la redécouverte de l'antique grandeur de la nation France et la nécessité d'un profond et collectif redressement moral, en stigmatisant par ailleurs « l'esprit de jouissance conséquence de la défaite »[3], les idéologues de Vichy vont également puiser dans la mémoire historique, des figures de proue dignes d'être citées comme modèles. Des bâtisseurs tels Saint-Louis ou Napoléon et, bien entendu, des sauveurs providentiels, tels Vercingétorix, Bayard et Jeanne d'Arc, auxquels le maréchal est clairement associé, et qui sont intervenus aux heures sombres pour relever la nation condamnée à ronger le frein de sa servitude. C'est dans ce contexte particulier, destiné à occulter définitivement les héros traditionnels et symboles du panthéon républicain, que l'intérêt pour l'image de Jeanne d'Arc ne va cesser de croître. Bien qu'extrêmement ambivalente et polysémique par essence, bénéficiant depuis les canonisation et « républicanisation » successives de 1920, du double substantif de « Sainte de la Patrie », l'héroïne de Domremy, va très rapidement apparaître comme un puissant emblème du maréchalisme. Portée aux nues par la propagande de Vichy qui voit en elle un modèle idéal qui permettrait de redonner à la France foi en elle-même, l'image de Jeanne d'Arc utilisée par le régime semble logique et cohérente de prime abord puisqu'elle semble correspondre à un grand nombre de pratiques, de principes et de valeurs, que la Révolution nationale entend défendre et réhabiliter. Nostalgie de l'Ancien Régime et de l'âge d'or, francité, attachement à la terre, chrétienté, exacerbation du sentiment national, anglophobie : pour ne citer que les principaux. L'écrivain collaborationniste Robert Brasillach déclarait ainsi à propos de l'héroïne, dans une tribune du journal *Je suis partout* de mai 1941 : « Jeanne appartient au nationalisme dans ce qu'il a de plus réaliste, de plus profond et de plus attaché à la terre […]. Jeanne n'appartient pas à l'argent, aux idéologues, aux faux défenseurs d'une civilisation pourrie, puisqu'elle appartient à la jeunesse éternelle et à la vivacité créatrice »[4].

---

[1] Cité par Maurice Agulhon, André Nouschi et Ralph Schor, *La France de 1940 à nos jours*, Nathan Université, « Fac Histoire », 1995, p. 13.

[2] Philippe Pétain, *Discours aux Français*. Albin Michel, 1989, discours du 11 juillet 1940, p. 131.

[3] Philippe Pétain, *Discours aux Français*, *op. cit.*, discours du 10 mai 1942, p. 254-255. – Ce thème est un *leitmotiv* de la rhétorique pétainiste que l'on retrouve déjà dans l'appel du 25 juin 1940 par lequel Pétain annonce la Révolution Nationale : « Notre défaite est venue de nos relâchements. L'esprit de jouissance a détruit ce que l'esprit de sacrifice a édifié. C'est à un redressement intellectuel et moral que, d'abord, je vous convie. »

[4] Robert Brasillach, éditorial de *Je suis partout*, 12 mai 1941.

Si le thème « Jeanne d'Arc » ne représente à l'évidence qu'un outil parmi d'autres dans le vaste et complexe appareil de propagande mise en œuvre par Vichy, il reste, à première vue, étonnamment applicable à la majeure partie des axes qui composent cette même propagande. À savoir, l'exaltation de la personne hors du commun du maréchal, la présentation et la pénétration tous azimuts du grand projet de la Révolution nationale et la diabolisation des nombreux représentants de « l'Anti-France », juifs, résistants, francs-maçons, anglais et autres gaullistes, menaçant la stabilité du régime. Nous reviendrons plus en avant sur ces différents points. Cette utilisation de l'image de Jeanne d'Arc bénéficie de surcroît, et ce, bien sûr, dans la libre optique d'interprétation qu'en fait Vichy, d'un contexte des plus favorables à sa diffusion. En effet, la France divisée de 1940, l'occupation, présentent à l'évidence de nombreuses similitudes avec celle scindée de Jeanne d'Arc durant la guerre de Cent Ans, ou Armagnacs et Bourguignons se livraient une guerre sans merci, sous une nette domination, anglaise cette fois. Autant de rapprochements historiques possibles que le nouveau régime tentera, avec plus ou moins de succès, d'exploiter en sa faveur.

En conséquence, le souvenir de Jeanne d'Arc apparaît rapidement comme exploitable dans la diffusion de cette idéologie nouvelle. On comprend pourquoi la France de Vichy, qui s'inscrit dans le schéma classique des régimes autoritaires dont le contrôle strict de l'information et l'utilisation des outils de propagande sont des composantes fondamentales, devait renvoyer cette image de cohésion et de profonde unité. Ce renvoi va d'ailleurs être quasi immédiat et coïncide complètement avec la naissance de l'Etat Français. L'utilisation de l'image de Jeanne d'Arc va bénéficier de l'opportunité du contexte ambiant. La propagande, comme chacun sait, est une arme absolue qui s'adresse aux émotions et aux sentiments primaires afin de susciter l'enthousiasme collectif et l'esprit de détermination. Pour Vichy, celle-ci est très rapidement mise en place en raison de la situation créée par l'écrasante défaite française et de l'humiliante division géographique que connaît le pays. En effet, face au désarroi des masses, face aux peurs et aux interrogations concernant la poignée de main de Montoire du 24 octobre 1940 entre Hitler et Pétain, le régime de Vichy réagit rapidement en mettant en place un haut commissariat à la propagande française sous la tutelle successive du maréchal et de Pierre Laval. Le 28 octobre, un secrétariat général à l'Information est constitué, auxquels s'ajoutent de nombreux services plus ou moins officiels. Ce n'est qu'en février 1941, sous l'égide de Paul Marion qui prend en charge l'ensemble des services de l'information et de la propagande, que l'on assiste à la mise en place d'une politique d'encadrement et de contrôle total de la population par le biais, notamment, d'un réseau de délégués à la propagande, formés dans l'école nationale des cadres civiques.

De Paul Marion à Philippe Henriot, c'est, entre 1941 et 1944, une véritable conformisation de l'opinion publique qui est souhaitée par Vichy. Dans ce contexte, la propagande « johannique » de Vichy met un point d'honneur à utiliser l'ensemble des outils mis à sa disposition. Presse, affiches, films d'actualités, brochures, tracts, ouvrages scolaires, fêtes et grands événements, inauguration de monuments sont autant de vecteurs propices à la diffusion du modèle et du message « Jeanne d'Arc » auxquels chacun doit de naturellement s'identifier. Après étude de l'ensemble des moyens de diffusion de l'image de Jeanne sous Vichy, on constate rapidement que durant les quatre années du régime, le recours à l'héroïne est ponctuel, centré quasi exclusivement sur le mois de mai. La raison est simple et tient en trois aspects. Tout d'abord, c'est le 8 mai 1429 que Jeanne d'Arc libère Orléans, c'est ensuite le second dimanche de mai, depuis le 24 juin 1920, que la Fête nationale de l'héroïne est instituée, en souvenir de cette même libération, et c'est finalement le 30 mai 1431 que celle-ci est brûlée vive à Rouen, place du Vieux-Marché. On comprend dès lors le pic d'intensité qu'atteint la production d'images de Jeanne d'Arc à cette période. En 1944, quand le maréchal Pétain se rend à Rouen, le jour même de la Fête nationale de Jeanne d'Arc, on sait par exemple que le journal de zone nord, *Le Petit Parisien*, produit dans le seul numéro du 15 mai consacré aux fêtes johannique de Rouen, plus d'images qu'en quatre années d'occupation[1].

Hors de cette faste période de mai, on constate que le martyre de Rouen permet encore de voir apparaître Jeanne de manière épisodique. Ainsi, les bombardement alliés de mars 1943 et du printemps 1944 offrent au régime, principal commanditaire de l'iconographie johannique, une formidable inspiration pour l'anglophobie officielle et virulente soutenue par le régime. La presse vichyste et collaborationniste se déchaîne alors contre l'aviation anglo-saxonne et trouve un relais idéal dans l'affiche et la carte postale de propagande. La plus célèbre restant sans nul doute celle de 1944. Ainsi, au centre du dessin montrant les ruines fumantes de la cité normande, apparaît une représentation de la Jeanne d'Arc en prière du sculpteur Real del Sarte, (statue de 1929, érigée sur la place du Supplice). La légende ajoutée est sans équivoque : « Les assassins reviennent toujours sur les lieux de leur crime [2]. » Notons que cette anglophobie est alors fréquemment associée à l'antisémitisme, autre cheval de bataille du régime. Jeanne d'Arc, dans l'optique de la collaboration d'État, est ainsi mobilisée, comme aux temps des affaires Dreyfus et Thalamas, pour dénoncer le complot de « l'Anti-France » et pour stigmatiser la figure du juif dont elle constitue l'extrême pendant positif. Pour Jean Héritier, journaliste de *Révolution nationale* : « L'ennemi de neuf siècles, l'exécrable Anglais était devenu plus exécrable encore qu'au Moyen-Âge, pour être devenu le valet

[1] Information extraite du mémoire de maîtrise de Stéphanie Jourden *L'Image de Jeanne d'Arc sous Vichy,* Versailles, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 2003, p. 19.

[2] Voir Annexe 1 : *Les assassins reviennent toujours sur les lieux de leur crime*, affiche allemande, Musée d'Histoire Contemporaine (B.D.I.C.).

d'Israël[1] » Dans *La Gerbe*, autre organe de presse collaborationniste, Léo Norat invoquait quant à lui « la nécessité de suivre l'exemple de Jeanne et de bouter hors de nous-mêmes, l'ennemi auquel nous donnions asile et qui nous causa un si grand dommage, le juif[2] »

Ceci étant, la Fête Nationale de l'héroïne reste bien sous Vichy l'événement majeur de la propagande. Dès mai 1941, un faste tout particulier est apporté à sa préparation. Elle va permettre d'opérer une identification complète entre Jeanne d'Arc et le maréchal. À ce titre, la première cérémonie officielle de mai 1941 est à cet égard exemplaire. Ainsi, le parallèle Jeanne d'Arc / Pétain est on ne peut plus limpide dans le programme de jeu dramatique présenté par le mouvement « Jeune France » à Alger. Les deux héros de la nation sont ainsi représentés chevauchant côte à côte[3]. Pétain lui-même se prêta au jeu de cette récupération de Jeanne, le 12 mai 1942, lors de l'inauguration de deux nouvelles statues de l'héroïne, à Limoges puis à Chambéry. Dans le message lu par ses représentants, il propose une interprétation très personnelle de la guerre de Cent Ans, en rapprochant la France de 1940 et l'époque troublée de Jeanne. Évoquant la France divisée et occupée, il insiste sur la nécessité de suivre l'exemple d'un chef unique tel que Jeanne d'Arc, et bien implicitement lui-même, pour redresser la France[4]. Cette homologie très libre au niveau historique est pourtant très délicate à opérer pour Vichy quand on se souvient que Jeanne avait d'abord lutté, résisté et finalement vaincu l'occupant et qu'elle-même fut la première victime de la collaboration des Bourguignons avec les Anglais. À l'inverse, Pétain avait surtout hérité d'une nation humiliée et vaincue.

C'est la raison pour laquelle ce thème de la coïncidence historique qui parallèlement fera le succès des discours de de Gaulle évoquant Jeanne d'Arc, sera très rarement utilisé par le régime. Vichy préférant de loin, comme on l'a vu plus haut, considérer Jeanne plus comme une victime que comme une adversaire de l'Angleterre. Plus symboliquement encore, toujours dans cette optique d'éradiquer toute traces des anciens rituels républicains, retenons que ce moment particulier des fêtes de Jeanne d'Arc permet au régime de créer sa nouvelle fête nationale, un nouveau 14 juillet en quelque sorte. Dans ce cadre, Jeanne d'Arc devient bien une candidate idéale au remplacement et va progressivement devenir la nouvelle Marianne. Cette transition iconologique commence très tôt et on connaît par Maurice Agulhon l'exemple de la commune zélée de Chusclan dans le Gard, dont la municipalité décide le 8 septembre 1940 que «le buste de la Marianne sera enlevé de la salle de la mairie et remise au grenier, en remplacement, il sera fait acquisition d'un buste de la sainte de la

---

[1] Jean Héritier, éditorial de *Révolution Nationale*, n° 30, 10 mai 1942.
[2] Léo Norat, *La Gerbe*, n° 45, 15 mai 1941.
[3] Épisode relaté par Serge Added dans *Le Théâtre dans les années Vichy. 1940-1944*, Ramsay, 1992, p. 214.
[4] Philippe Pétain, *Discours aux Français*, *op. cit.*, discours du 10 mai 1942.

patrie, Jeanne d'Arc[1]». Lorsque l'on sait qu'en 1942, à la mairie du IXe arrondissement de Paris, la statue de la République est descellée et que la milice, bras armé de la propagande de Vichy, procède à la rafle de l'ensemble des bustes de Marianne dans les loges maçonniques de la zone Nord, on comprend dès lors, malgré la violence de cette campagne, toute la subtilité des mythologues de Vichy[2]. En effet, la France, étantdepuis la Révolution associée à l'image d'une femme, il était impossible de rompre cette tradition de manière radicale. Le régime met donc un point d'honneur à s'inscrire dans cette même tradition en donnant l'illusion de la continuité historique, tout en l'accommodant aux nouvelles valeurs. C'est la raison pour laquelle on retrouve également cette idée de continuité dans le choix même des héros du panthéon vichyste. Outre Vercingétorix, Charlemagne, saint Louis et bien évidemment le maréchal, avec qui Jeanne d'Arc fait figure de lien indéfectible et moral avec le glorieux héritage du passé, des femmes célèbres, à l'instar du panthéon républicain, lui sont associées, telles Blanche de Castille, sainte Geneviève et Jeanne Hachette.

Si la propagande johannique de Vichy est destinée à l'ensemble des corps représentatifs de la société, certains publics constituent quant à eux des enjeux fondamentaux. Figure du sacrifice, martyre à dix-neuf ans, pure, c'est tout naturellement que l'image de Jeanne allait servir à redéfinir la jeunesse selon les orientations et principes du régime. Les historiens s'accordent ainsi sur l'importance donnée sous Vichy à une politique de remodelage de la jeunesse, en phase avec l'idéal de « l'homme régénéré ». Cet embrigadement de la jeunesse s'appuie certes sur la création de mouvements divers : Jeunes du Maréchal, mouvements scouts, chantiers de jeunesse (dont certains parmi les plus extrêmes s'apparentaient en tout point à la *Hitlerjugend*), mais aussi sur tout un programme de réformes de l'enseignement. Sous la République l'image scolaire de Jeanne avait bien été popularisée, mais aucun manuel avant celui de René Jeanneret, *Le Miracle de Jeanne*, en 1942, n'avait eu l'héroïne pour unique thème[3].

Plus encore, comme en témoigne la diffusion, entre 1942 et 1944, de discours sur Jeanne d'Arc émanant du Ministère de l'Éducation, destinés à être diffusés dans toutes les écoles françaises[4], la présence de Jeanne dans l'éducation n'avait jamais atteint une telle intensité. Même les traditionnelles Fêtes nationales de l'héroïne offrent à la jeunesse une place de choix. C'est ce que révèlent des affiches des fêtes de 1941 où les textes qui accompagnent les images de Jeanne comportent chacun des références à son jeune âge au moment de ses hauts faits. Ainsi, l'une

---

[1] Épisode relaté par Maurice Agulhon dans *Les Métamorphoses de Marianne, l'imagerie et la symbolique républicaines de 1914 à nos jours,* Flammarion, 2001, p. 97.

[2] Épisodes relatés par Maurice Agulhon et Pierre Bonte dans *Marianne, les visages de la République*, Gallimard, « Découvertes », n° 146, p. 81.

[3] René Jeanneret, *Le Miracle de Jeanne, histoire de Jeanne d'Arc, pour servir de livre de lecture et de formation morale aux petits français*, Tours, Mame, 1942.

[4] Archives nationales, F-17-13355 : circulaires relatives à la Fête de Jeanne d'Arc de 1942, discours d'Abel Bonnard, correspondances sur l'organisation des fêtes.

présentant l'héroïne et à ses côtés le maréchal entouré de nombreux jeunes gens, s'accompagne d'un texte clair soulignant que « devant Jeanne d'Arc l'héroïne de l'unité nationale, qui à 18 ans sauva sa patrie, les jeunes français rassemblés s'engagent a servir le pays et son chef par l'effort, l'union et le don de soi[1] ». Autre exemple, l'affiche des fêtes de 1942 éditée par le Secrétariat Général de l'Information, qui présente, sous un pieux portrait de Jeanne d'Arc, auréolée de lumière, les mains croisées sur son épée, une inscription équivoque sous forme de triptyque intitulée : « Foi-jeunesse-Volonté »[2]. Dans un registre similaire, on trouve ce thème exacerbé dans l'affiche des Fêtes de Jeanne d'Arc d'Orléans, produite la même année par le Secrétariat Général de la Jeunesse[3]. Une Jeanne sans visage entourée de miliciens, sans visages non plus, semble offrir un flambeau à un jeune sportif tout en posant une main rassurante sur son épaule. Les mentions successives inscrites sur l'affiche, « Fête Nationale de Jeanne d'Arc, Fête de la Jeunesse » puis « Grande manifestation de jeunesse » et enfin « Secrétariat général de la jeunesse », se passent de commentaires sur l'enrégimentement évident prôné ici par Vichy.

Si le but est de faire de Jeanne d'Arc un personnage fédérateur aux yeux de la jeunesse, fidèle à la devise « Travail, Famille, Patrie », celle-ci doit avant tout devenir une figure de proximité dont les épisodes de sa vie de jeune fille peuvent aisément s'apparenter à ceux de n'importe quel enfant. C'est la raison pour laquelle les propagandistes de Vichy sont toujours plus imaginatifs dans les représentations de Jeanne d'Arc destinés à la jeunesse. Aussi, aux images de Jeanne dans les classiques manuels scolaires, s'ajoutent des représentations sous forme de bandes dessinées à l'instar du magazine *Sirocco*, ou de dessins de style plus naïfs dans les pages du journal *Benjamin*. À travers ce vivier idéal qu'est la jeunesse, le régime de Vichy peut à loisir distiller des propagandes complémentaires liées à ses thèmes de prédilection. Le livre de René Jeanneret, par exemple, regorge d'évocations où Jeanne apparaît comme une simple fille de la campagne, pieuse, vertueuse et travailleuse au sein d'une cellule familiale aimante ou en compagnie de ses amies d'enfance Mengette et Hauviette.

Ici, plus que tout autre thème, c'est bien celui du « retour à la terre » qui prend toute sa dimension. Aussi, à travers son exemple, la presse vichyste célèbre volontiers « le miracle du paysan français »[4] ou bien les vertus d'une Jeanne d'Arc terrienne : « une simple paysanne qui ne sait ni A, ni B, ni écrire, ni lire »[5]. C'est aussi, dans le souvenir d'une Jeanne d'Arc droite, dévote et courageuse, le

---

[1] Voir Annexe 2 : affiche des Fêtes nationales de Jeanne d'Arc de mai 1941, Imagerie du Maréchal, dans *Images de la France de Vichy, 1940-1944. Images asservies et images rebelles*, La Documentation française, 1988.

[2] Voir Annexe 3 : affiche des Fêtes nationales de Jeanne d'Arc de mai 1942, Ministère de l'Information, Centre Jeanne d'Arc d'Orléans (C.J.A.).

[3] Voir Annexe 4 : affiche des Fêtes nationales de Jeanne d'Arc de mai 1942, Orléans, Secrétariat Général de la Jeunesse, C.J.A.

[4] Expression extraite de l'article de Jean Lagarigue, « Jeanne, paysanne de France », *Le Cri du Peuple*, 11 mai 1941.

[5] P. Stéphane Broussaleux (augustin de l'Assomption), *La Croix*, 8-9 mai 1943.

modèle et les idéaux chevaleresques de l'Ancien Régime que vantent les idéologues de Vichy, un modèle sur lequel doit être bâtie la cité idéale au sein d'une France rurale, autarcique et, bien à l'évidence, chrétienne. Concernant ce dernier point, on constate d'une manière générale que la Révolution nationale s'est largement inspirée des thèmes et du vocabulaire propre à la tendance la plus conservatrice du catholicisme. La dénonciation des péchés commis avant la guerre, l'auto-flagellation sociale voulue par le régime[1], l'annonce de la rédemption par la souffrance etc. témoignent bien de la présence de ces racines chrétiennes. Dans ce sombre paysage, où la maxime de Pétain : « Vous souffrez et vous souffrirez encore davantage, car nous n'avons pas fini de payer le prix de nos erreurs »[2], qui mieux que l'image d'une femme, brûlée vive et sanctifiée pouvait davantage incarner cet esprit de sacrifice ?

Si la propagande autour de Jeanne d'Arc se destine donc spécifiquement à la jeunesse, il est nécessaire de distinguer celle proposée aux filles et celle proposée aux garçons. À première vue, la répartition semblait équitable. Le livre de Jeanneret avait clairement visé un public de filles tandis que l'ouvrage d'Alain Bussières, paru la même année, intitulé *Philippe Pétain, le Maréchal des Jeunes*[3], s'adressait exclusivement aux garçons. Pourtant, comme le souligne judicieusement le chercheur canadien Eric Jennings : « Il ne peut y avoir de doute sur le fait que le culte de Jeanne d'Arc s'adressait primitivement aux jeunes filles »[4]. De nombreux éléments convergent vers cette idée. En effet, et nous l'avons évoqué plus haut, d'un point de vue sémiotique, et toujours dans cet esprit de continuité, la France avait toujours été associée à l'image de la femme et le régime de Vichy n'allait point déroger à la règle en nommant Jeanne d'Arc comme candidate idéale au remplacement de Marianne. Contre toute attente, un manuel scolaire de 1943 intitulé :*Notre France, son histoire* se plaisait même à plagier sans remords la célèbre phrase de l'historien républicain Michelet au sujet de Jeanne en déclarant : « Souvenez-vous, étudiants français, que chez nous, la patrie était née du cœur d'une femme », l'original disant ceci : « Souvenez-vous, Français, que la patrie, chez nous, est née du coeur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a versé pour nous »[5]. L'image féminine sous Vichy semble donc revêtir une importance considérable. C'est que révèle également ce tract de 1942 distribué par le Ministère de l'Information au sujet de Jeanne.

Il y est dit : « Que ce soit une jeune fille, une Pucelle, avec l'importance de la jeunesse, qui ait été choisie pour sauver la France, est profondément symbolique. Alors qu'elle était encore tout enfant, une étrange prophétie courait, qu'elle entendit dans son village et selon laquelle le royaume

---

[1] L'expression est empruntée à Robert Paxton, dans *Vichy France, Old Guard and New Order*, New-York, 1982, p. 21.

[2] René Jeannenet, *Maréchal Pétain. Pour chaque jour de l'année. Maximes et Principes extraits des Messages au peuple français, choisis et classés pour servir à l'éducation morale et civique de la jeunesse*, Mame, Tours, 1941, p. 14.

[3] Alain Buissières, *Philippe Pétain, le Maréchal des Jeunes*, Mame, Tours, 1942.

[4] Eric Thomas Jennings, « Réinventer Jeanne : l'image de Jeanne d'Arc dans les manuels scolaires de Vichy. 1940-1944 », *Bulletin de l'Association des Amis du Centre Jeanne d'Arc*, n° 23, 1999, p. 48.

[5] Épisode relaté par Eric Thomas Jennings dans « *Réinventer Jeanne* », *art. cit*, p. 46-47.

de France, vendu par une femme débauchée, la reine Isabeau de Bavière, serait sauvée par une vierge venue des marches de Lorraine »[1]. L'allusion concerne ici une prophétie célèbre du XV^e^ siècle que les contemporains de Jeanne d'Arc n'ignoraient pas et qui prédisait que le royaume de France, perdu par une femme, en l'occurrence la reine Isabeau, serait sauvé par une jeune fille vierge[2]. Dans le jeu des rapprochements historiques, il est intéressant de noter ici la volonté probable des propagandistes de Vichy de suggérer l'analogie entre le royaume de France au XV^e^ siècle et la III^e^ République décadente, mais aussi entre son icône, à savoir Marianne, et la reine Isabeau. Une nouvelle fois ici, le message destiné aux jeunes filles est explicite, le pouvoir et le caractère unique de Jeanne d'Arc découlent bien principalement de sa virginité.

Ceci étant, au vu de ce dernier élément d'analyse, on peut légitimement se demander si le modèle Jeanne d'Arc, en dépit de ses nombreuses valeurs morales qui s'insèrent parfaitement dans la propagande du régime, est réellement et totalement conciliable avec l'image de la femme que celui-ci souhaite diffuser ? Va-t-il de soi dans une perspective où les jeunes filles du régime sont appelées à devenir les futures mères de la patrie ? Figure androgyne et solitaire, Jeanne d'Arc s'était illustrée, en habit masculin, dans un monde exclusivement réservé aux hommes, avait été combattante, insoumise et révoltée. Elle avait en quelque sorte bouleversé la frontière entre les sexes et plus encore, était chaste et n'avait pas eu de progéniture. Autant d'arguments qui sont à l'évidence aux antipodes de l'apologie de la politique nataliste et des valeurs familiales de la Révolution nationale. Valeurs qui, selon les mots du maréchal Pétain, sont « dépositaires d'un long passé d'honneur et ont le devoir de maintenir à travers les générations, les antiques vertus qui font les peuples forts »[3]. De surcroît, les représentations classiques de Jeanne d'Arc dont s'inspire Vichy sont très souvent liées à l'un des trois archétypes en vigueur avec la bergère et la martyre depuis la fin du XIX^e^ siècle, celui du soldat. Portant l'étendard, vêtue de son armure ou chevauchant au combat, cette imagerie johannique renforce son aspect androgyne et réduit considérablement toutes références à une quelconque marque de féminité. Nous touchons ici aux nombreuses contradictions de Vichy dans son instrumentalisation complexe de Jeanne d'Arc, qui ne correspond pas, à l'évidence, au modèle féminin vanté par le régime. En effet, dans l'optique de la Révolution nationale, les femmes, dont le dilettantisme affiché et la frivolité sont censés avoir un joué un rôle considérable dans la cuisante

[1] Archives nationales, F-41-13335-1 : tract de propagande du Ministère de l'Information, (Secrétariat Général de l'Information), *Jeanne d'Arc, sa mission, son exemple.*

[2] Ceci se rapporte directement à l'existence des nombreuses prophéties millénaristes d'alors (et, en particulier, à celle dite « de Merlin »), où il est fréquemment évoqué la venue providentielle d'une jeune femme pure, véritable réincarnation de Marie, sauvant le royaume de France et luttant contre sa déréliction symbolisée par une autre image de la femme, celle d'Ève perfide et destructrice.

[3] Philippe Pétain, *Discours aux Français*, *op. cit.*, discours du 11 juillet 1940.

défaite qui a été infligée à la France, devaient retrouver leurs attributs premiers, à savoir la gestion du foyer et la maternité[1].

Ce sexisme affiché se retrouve également dans le projet d'éducation dispensé aux jeunes filles. Ainsi, René Benjamin, écrivain sympathisant de Vichy, soutenait, comme tant d'autres, l'idée que les jeunes filles n'avaient besoin que d'une instruction minimale. Il déclarait ainsi en 1941 que « Jeanne d'Arc avait sauvé la nation sans avoir reçu une instruction formelle, mais qu'elle en avait bénéficié du fait d'avoir appris à privilégié le balayage par rapport à l'enseignement »[2]. Plus encore, on comprend que l'image de la femme combattante semble très éloignée, elle aussi, des préoccupations du régime. Celles-ci sont d'ailleurs raillées à loisir en juillet 1943 dans les tribunes du journal collaborationniste *Gringoire*, dénonçant la présence ridicule de femmes au sein de l'Armée Rouge[3].

Finalement, au risque de créer une évidente confusion des genres en proposant en définitive aux garçons de prendre exemple sur une femme, les idéologues de Vichy vont tenter de faire coexister deux visions antagonistes de Jeanne d'Arc en réduisant au maximum ces évidentes contradictions. D'un côté l'image androgyne, voire virile, de l'héroïne comme chef de guerre que l'on peut définir comme la « Jeanne mythique », destinée aux jeunes garçons. De l'autre, une fragile image de femme destinée aux jeunes filles, vantant les mérites de la maternité et des tâches ménagères, la « Jeanne réelle ». En ce sens, sous l'impulsion de René Jeannenet et de Maurice-Charles Rouable, co-auteur d'une réédition vichyste d'un manuel scolaire républicain[4], le régime va développer une iconographie parallèle tendant à démasculiniser au possible l'image de Jeanne, la rendant dès lors plus coquette, mais également plus maternelle. Une image féminine dont Marianne, le symbole désacralisé d'une république déchue, se rapprochait paradoxalement beaucoup plus. On connaît ainsi deux exemples révélateurs de cette iconographie contenus dans la biographie de Jeanneret. Jeanne y est figurée dans la première portant maternellement un nouveau-né et dans la seconde, soignant consciencieusement un blessé[5]. Si l'attitude de Jeanne se féminise ici, ses attributs quant à eux restent clairement masculins. L'armure, les habits d'hommes, la chevelure dissimulée en témoignent. Bien que ces exemples ne soient pas nombreux, le texte qui les accompagne tend à créer un certain stéréotype féminin. Eric Jennings note à ce sujet : « René Jeanneret métamorphose en maîtresse de maison modèle celle qui avait été autrefois considérée comme la première femme

---

[1] Pour de plus amples informations sur ce thème du sexisme sous Vichy, lire : Dominique Veillon, « La vie quotidienne des femmes », dans Jean-Pierre Azéma et François Bédarida (dir.), *Le Régime de Vichy et les Français*, Fayard, 1992.

[2] René Benjamin, *Vérités et rêveries sur l'éducation*, Plon, 1941, p. 185-188.

[3] « Les femmes dans l'armée rouge », *Gringoire*, 30 juillet 1943.

[4] Maurice-Charles Rouable et Pierre-Léon Gauthier, *Cours de Morale à l'usage des lycées, collèges et cours complémentaires*, 4e éd., Vuibert, 1943 [1re éd. : 1941].

[5] René Jeanneret, *Le Miracle de Jeanne*, *op. cit*, illustrations des pages 71 et 77.

guerrière de France »[1]. Dans le même ouvrage, une autre légende d'une image où Jeanne essaie une armure en compagnie de deux hommes est de nouveau assez explicite : « Fille de France, elle aime les beaux vêtements, la soie et les fourrures; guerrière, elle a du goût pour les belles armures, mais elle préfère son étendard à son épée et ne craint femmes de Rouen pour filer ni pour coudre »[2]. Au vu de ces divers exemples, on constate que la représentation de Jeanne d'Arc fut surtout employée par Vichy pour promouvoir la docilité, l'ignorance et en fin de compte, la soumission totale des jeunes filles au nouveau régime. Maurice-Charles Rouable ne mentionnait pas autre chose en dissuadant clairement ces dernières de suivre l'exemple militaire de Jeanne, tout en vantant parallèlement ses grandes qualités de « maîtresse de maison ». Il déclarait ainsi en 1941 : « Quelques-uns des plus beaux héros de notre Histoire furent des jeunes femmes. Il n'en reste pas moins que les jeunes filles doivent s'exercer de préférence à la patience, à la persévérance, à la résignation. C'est dans l'amour que nos futures mères de famille trouveront la force de pratiquer toutes les vertus de la volonté qui conviennent le mieux à leur sexe et à leur état ». [3]

Il est en définitive manifeste que, dans l'optique où la Révolution nationale s'est rapidement révélée comme un échec pour le régime de Vichy, et au vu des nombreuses contradictions qui touchent l'instrumentalisation de Jeanne d'Arc par la propagande, l'espoir de faire de l'héroïne de Domremy la nouvelle icône nationale a été plutôt déçu. Déjà, dans un pays sous le joug d'une collaboration d'état affichée, le choix de Jeanne d'Arc, figure libératrice et résistante par essence, appartenant récemment au panthéon républicain, était risqué. Également, dans sa perception sexiste de l'univers, Vichy s'oppose radicalement à la célébration de l'image de la femme. Dans ce cadre, l'image de Jeanne d'Arc devait, pour être conservée, être virilisée le plus possible, au-delà même de cette androgynie si caractéristique de l'héroïne, et si décriée avant la guerre, et qui ne pouvait en définitive convenir à l'idéal féminin de l'Ordre Nouveau. L'image de l'héroïne n'est donc que partiellement utilisée, souvent dans des périodes précises, et tout l'art des mythologues de Vichy était d'opérer des aménagements, plus ou moins subtils, en jonglant avec l'iconographie johannique destinée aux garçons et celle destinée aux filles. À l'évidence, cette présence de contradictions dès l'origine a pu limiter le succès de cette propagande et l'affaiblir considérablement, même dans les quatre années que dura Vichy. En ce sens – et son utilisation parallèle dans les rangs de la Résistance et de la France Libre en reste un vibrant exemple – Jeanne d'Arc reste bien un mythe protéiforme et polysémique dont la complexité d'analyse et d'instrumentalisation est garante de la pérennité.

---

[1] Eric Thomas Jennings, « Réinventer Jeanne », *art. cit*, p. 57.
[2] René Jeanneret, *Le Miracle de Jeanne*, *op. cit*, p. 101.
[3] Maurice-Charles Rouable et Pierre-Léon Gauthier, *Cours de Morale*, *op. cit*, p. 120-121.

**ANNEXE 1**

**ANNEXE 2**

**ANNEXE 3**

**ANNEXE 4**

# À travers les archives de l'Institut national de l'Audiovisuel

*Romain Vaissermann*

Le site internet *www.ina.fr* offre au public, depuis quelques mois, l'accès gratuit à un grand nombre d'émissions des chaînes publiques hertziennes de radio et de télévision françaises dans le cadre de son généreux programme des « Archives pour tous ». Il nous a paru intéressant, pour illustrer en somme l'article de Yann Rigolet, de déterminer l'image de Jeanne d'Arc que véhiculaient les programmes d'actualités du temps de Vichy. C'est bien sûr un petit aperçu du grand sujet que serait « Jeanne d'Arc à la télévision ».

Glossaire technique utilisé par l'I.N.A. (à qui nous devons la majeure partie des descriptifs, cependant retravaillés par nous, R.V.) : *DP = différents plans ; GP = gros plan ; Pano = panoramique ; PL = plan large ; PM = plan moyen ; PP = premier plan ; PR = plan rapproché ; VG = vue générale.*

**AF – 16 mai 1941 – 2 minutes 8 secondes**
**FÊTE DE JEANNE D'ARC ; LES ACTUALITÉS MONDIALES**

**1) La fête de Jeanne d'Arc à Paris, Orléans, Rouen**

VG lointaine de monsieur de Brinon, déposant une gerbe au pied de la statue de Jeanne, Place des Pyramides - PM de la statue de Jeanne - VG de la cérémonie - VG de la statue - VG d'un homme équilibrant une gerbe au pied de la statue - Deux VG de la Légion Populaire défilant devant la statue, au pied de laquelle se tient monsieur de Brinon et les officiels - VG de l'inauguration du Pont des Tourelles à Orléans - VG de la foule alignée, assistant à la cérémonie - VG du Pont, enchaîné sur la plaque « Pont Georges-V », enchaîné sur un officiel dévoilant la plaque de l'inauguration - VG de la plaque « Pont des Tourelles » - VG de la plaque commémorant la prise des Tourelles - Deux VG des personnalités devant la plaque : parmi elles, monsieur Moreau et monseigneur Courcoux - VG du Pont ; au fond, la cathédrale - Deux plans de la statue de Jeanne, Place du Vieux-Marché à Rouen - Des délégués des centres de Jeunesse déposent une gerbe au pied du monument - Cinq plans - PM du haut de la statue - VG de la foule devant la statue - VG de la statue de Jeanne, place Saint Augustin, à Paris - Trois VG de délégués de Centre de Jeunesse, déposant une gerbe au pied de la statue.

**2) Lecture d'un message de Georges Lamirand dans un Centre de Jeunesse**

Treize plans de Jeunes d'un Centre, alignés, écoutant la lecture d'un message de G. Lamirand

**3) Réunion à Paris du R.N.P. et discours de Marcel Déat**

VG de l'emblème du R.N.P. - Deux VG de membres du R.N.P., en uniforme, au garde-à-vous sous de grandes affiches, dans une salle de spectacle où parle M. Déat - VG de quelques membres de l'assistance applaudissant – M. Déat au micro - DP - Son.

**Voici le début et la fin du texte de ce sujet, qui occupe la première place des actualités mondiales de ce jour.**

*La France tout entière a célébré le souvenir de Jeanne d'Arc.*

*À Paris, place des Pyramides, c'est d'abord l'hommage de monsieur de Brinon qui, au nom du maréchal Pétain, vient déposer une couronne au pied de la statue de l'héroïne. C'est ensuite le défilé de la Légion populaire.*

*À Orléans, en présence de monsieur Moreau, préfet du Loiret, et monseigneur Courcoux, a lieu l'inaugration du pont des Tourelles, qui reprend son ancienne dénomination. Ce pont, sur l'ordre de la Municipalité juive d'Orléans, avait été baptisé pont Georges-V. Ici, à cet emplacement même, Jeanne d'Arc le 7 mai 1429 réussisait à prendre des tours avancées, premières défenses anglaises contre les troupes du roi de France. À l'appel du Maréchal, toute la jeunesse de France participe aux cérémonies.*

*À Rouen, où les Anglais ont brûlé Jeanne, les jeunes célèbrent la mémoire de celle qui sauva l'unité de la France il y a plus de cinq siècles. […]*

*À Paris encore, au cours d'un spectacle organisé par le Rassemblement National Populaire, monsieur Marcel Déat prend la parole : « Elle avait dans l'esprit et dans le cœur une grande idée, celle de la chrétienté. Et nous devons avoir dans l'esprit et dans le cœur une grande idée, celle de l'Europe, qui est à construire. [Applaudissements.] »*

**AF – 15 mai 1942 –** 16 minutes 20 secondes

**ART RELIGIEUX ; LES ACTUALITÉS MONDIALES**

**Voici un extrait du texte de ce sujet qui vient dans les actualités mondiales de ce jour, après la mode, la fête du printemps et les cultures vivrières :**

*À Paris, monseigneur Suhard et monsieur l'ambassadeur Scapini inaugurent le Salon d'art religieux. C'est dans la simplicité des lignes que les artistes contemporains cherchent à traduire leur foi (divers plans de vitraux, sculptures, peintures et maquettes d'églises modernes). Témoin, cette* Jeanne d'Arc *de Bouchard. L'architecture, qui sera le cadre de toutes les autres manifestations de l'art religieux, est ici largement représentée.*

Ensuite, enchaînement avec le sujet proprement johannique des actualités du même jour.

**AF – 15 mai 1942 – 3 minutes 40 secondes**

**JEANNE D'ARC : MAI 1431 – MAI 1942 ; LES ACTUALITÉS MONDIALES**

***Résumé :*** À Paris, M. Brinon et M. Trochu rendent un hommage à Jeanne. Un historique est réalisé en parcourant la France sur les traces de la Pucelle. Mai 1431... mai 1942 : cinq siècles séparent ces deux dates. Le manuscrit, les enluminures de l'époque et le livre du procès nous remémorent qui fut Jeanne.

Carton titre - VG de la statue équestre de Jeanne, Place des Pyramides à Paris - Quatre VG de Monsieur de Brinon déposant une couronne au pied de la statue - Deux plans de Monsieur Trochu déposant une couronne au pied de la même statue - VG de la statue de Jeanne - Trois VG des Jeunes de France déposant une couronne au pied de la statue - Divers plans d'une bannière que l'on promène sur une route bordée d'arbres en fleurs - Quatre plans de la maison dans laquelle résida Jeanne après la prise d'Orléans - VG d'une plaque indiquant l'emplacement des deux tours qui flanquaient le fort des Tourelles et Pano vertical avec arrivée sur Orléans et sa Cathédrale - Six miniatures d'époque représentant le Siège d'Orléans - Pano

vertical sur la façade de la Cathédrale de Reims - VG de la nef de la Cathédrale - VG de l'autel - VG du trône du Sacre - Deux VG de la statue de Jeanne près du trône - VG de l'intérieur touffu d'une forêt - VG de Rouen - Pano vertical sur la façade de la Cathédrale de Rouen - Pano horizontal sur les statues ornant la façade la Cathédrale - Deux plans de la tour ronde où fut enfermée Jeanne - La Cathédrale de Roue, vue d'un autre côté. - Cinq plans de maisons aux poutres sculptées sur la Place du Vieux-Marché à Rouen - GP d'une main feuilletant les pages du livre du procès - VG de la statue de Jeanne sur la Place du Vieux-Marché - VG d'une plaque marquant, sur la place, l'endroit du bûcher - PM et GP de la statue de Jeanne sur la place - Miniature à l'époque représentant le bourreau liant Jeanne à un poteau.

**Nous donnons le début et la fin du texte de ces actualités.**

*Mai 1942 : à Paris, c'est d'abord l'hommage de monsieur de Brinon ; puis monsieur Trochu ; et les jeunes de France vont fleurir la statue de Jeanne. L'humble bergère de Domremy a ainsi sa place dans toutes les villes comme dans tous les cœurs. Ainsi vont les miracles.*

*De Chinon, Jeanne marche vers Orléans à la tête de l'armée du roi Charles. Dans cette maison vivra Jeanne, quand les Anglais seront chassés. Sous les murs d'Orléans, Jeanne est blessée et ses compagnons tombent autour d'elle : « Ah, s'écrie-t-elle, je n'ai jamais vu couler de sang français que les cheveux même levassent sur ma tête. » Mais le 8 mai, les troupes françaises reprennent Orléans aux Anglais.*

*Et la chevauchée continue sous le signe de l'étendard fleurdelysé. Orléans, Jargeau, Meung, Patay, Troyes, Chalons sont repris à leur tour. […]*

*Les juges, pressés par l'ennemi, condamnent la Pucelle. C'est au nom de la morale que l'Angleterre menait ainsi au bûcher une enfant de vingt ans, dont le vrai crime avait été de sauver la France. Et les Français d'alors, partagés entre leur foi et leur patrie, purent un instant hésiter.*

*Pour qu'il ne reste plus jamais rien de son souvenir, les restes mortels de la martyr furent jetés dans les eaux glacées de la Seine. Mai 1431, mai 1942 : cinq siècles ont passé.*

## AF – 14 mai 1943 – 1 minute 7 secondes
## LE 514E ANNIVERSAIRE DE JEANNE D'ARC ; FRANCE ACTUALITÉS

**Voici le texte intégral du sujet johannique de ces actualités :**

*C'est la fête de Jeanne. Nombreuses sont les villes de France où se dresse une statue de la plus humaine et de la plus française des saintes.*

*Cependant, Marseille ne possédait encore d'effigie de l'héroïne. Et aujourd'hui, en ce 514e anniversaire, la statue de Jeanne, taillée en pleine pierre de Provence, s'élève sur les degrés de l'église des Réformés.*

*Inauguration encore devant l'Hôtel-de-Ville d'Annecy, où a été érigée une statue de Jeanne d'Arc due aux ciseaux de Maxime Real del Sarte.*

*Différentes formations de la jeunesse et la Légion française des combattants défilent ensuite devant les autorités. La France se recueille dans le souvenir de celle qui, en sauvant notre pays, phrasa (?) sur notre sol la dernière des chansons de geste.*

**AF – 29 août 1943 – 2 minutes 45 secondes**

**RÉTROSPECTIVE – ANNIVERSAIRE DE LA LÉGION : 1941 À 1943 ;** *non utilisé*

**1) TITRE : 31 août 1941 - 1er anniversaire de la Légion**

Pétain ranimant flamme - Coureur portant la flamme - Avion décollant

**2) TITRE : 30 août 1942 - 2e anniversaire de la Légion**

Afrique du Nord (?) - Main prélevant de la terre - Terre versée dans une urne - Homme portant chéchia et officier de la Légion devant un monument

**3) TITRE : 29 août 1943 - 3e anniversaire de la Légion**

Vue port et place (port de l'Ouest de la France) - Gravure de Jeanne d'Arc - Statue de Jeanne d'Arc - Pétain et athlète - Prestation de serment - VG rochers au bord de mer - Couronne de fleurs flottant sur l'eau - DP Pétain avec enfant - Acclamation de la foule - Drapeau français flottant.

**Voici la fin du texte de ces actualités :**

*[…] Le feu symbolique [une torche symbolisant l'unité nationale] sera transmis sous l'Arc de Triomphe, en hommage aux vainqueurs de 14-18. Gagnant les marches de Lorraine, la flamme ira à Domremy, où l'humble maison natale de Jeanne d'Arc nous rappelle les jours tragiques où il y avait, comme aujourd'hui, « grande pitié au royaume de France ». Et la flamme, bénie par Jeanne d'Arc, la plus pure figure de la patrie, sera reçue à Vichy par le Maréchal. […]*

*29 août 1943 : que la France vive ! Français, unissez-vous !*

**AF – 19 mai 1944 – 58 secondes**

**LA FÊTE DE JEANNE D'ARC À PARIS ET DOMREMY ; FRANCE ACTUALITÉS**

**1) À Paris :** VG de la statue équestre de Jeanne, place des Pyramides - Trois VG de personnalités déposant une couronne de fleurs au pied de la statue - VG d'une personnalité passant un détachement de la Milice en revue (la rue de Rivoli est déserte) - VG de deux miliciens portant une grande gerbe sur laquelle l'insigne de la milice est représenté par des fleurs blanches

**2) À Domremy :** VG du panneau routier indiquant « Domremy la Pucelle » et d'une partie du village - VG de la maison natale de Jeanne - VG de l'église de Domremy - VG de la basilique élevée au Bois-Chenu - VG de la statue de Jeanne entendant ses voix - VG des nouvelles orgues de la basilique - VG de monseigneur Blanchet, évêque de Saint-Dié, bénissant les orgues - PM des orgues - PM de monsieur Marchal, de dos, organiste de Saint-Germain-des-Prés, jouant de l'orgue - GP de deux mains jouant sur les claviers d'un orgue - VG de monsieur Marchal jouant.

**Voici le texte intégral de ces actualités, deuxième sujet du jour après le Maréchal en voyage en Normandie :**

*Dans toute la France, avec gravité, on célèbre la fête de l'héroïne. À Paris, des fleurs sont déposées place des Pyramides par les personnalités officielles, mais en ce jour c'est dans leur cœur que les Français fêtent Jeanne. La France se tourne vers celle qui sauva le pays de France et vint au monde dans cette humble maison. Ici elle pria. Une basilique s'élève au Bois-Chenu, là-*

*même où Jeanne entendit ses voix. Aujourd'hui, en présence de monseigneur Blanchet, évêque de Saint-Dié, c'est la bénédiction des nouvelles grandes orgues, tenues par monsieur Marchal, organiste de Saint-Germain-des-Prés.*

**AF – 19 mai 1944 – 2 minutes 20 secondes**

**DISCOURS DE PHILIPPE HENRIOT À LYON ; FRANCE ACTUALITÉS**

VG de la statue fleurie de Jeanne - VG de Philippe Henriot et des personnalités se recueillant devant la statue - GP de la couronne déposée par Ph. Henriot - Deux VG de la foule nombreuse, assise en plein air, écoutant le discours - VG de Ph. Henriot pendant son discours, en arrière-plan, grand insigne de la Milice - VG de la foule, parmi elle, des officiers allemands - Nombreux plans de Ph. Henriot et de la foule.

**Voici le début du texte de ces actualités :**

*À Lyon, monsieur Philippe Henriot, après avoir fleuri la statue de l'héroïne, lance devant 15 000 personnes un vibrant appel à l'unité française :*

*– Mes chers amis, je ne vois pas comment il me serait possible de commencer ce discours sans me souvenir que la France entière fête aujourd'hui Jeanne d'Arc, puisqu'aussi bien l'ennemi qu'elle n'a cessé de combattre est toujours celui qui continue de s'acharner sur le territoire de la France. [Applaudissements.]*

*Dites-moi si ce n'est pas avec un soulagement profond, avec un enthousiasme qui vous a réconforté, que vous avez vu, l'autre jour, ce voyage du Maréchal dans la capitale française ? On avait tellement répété que le Maréchal ne voudrait pas, n'oserait pas quitter Vichy, qu'il ne pouvait pas se montrer dans la vraie capitale de la France, que, lorsque l'autre jour le Maréchal apparaissant à Paris, on vit une foule d'un million de Parisiens et de Parisiennes qui avait l'air de jaillir des pavés, on a eu l'impression que cette date marquait en effet le ressaisissement de tout un peuple et la renaissance d'une unité perdue.*

*C'est pourquoi une seule tâche s'impose à nous : être digne de notre passé, et surtout de ce chef incomparable : le Maréchal, incarnation de la patrie blessée, mais aussi incarnation de la patrie confiante. Serrons-nous autour de lui, soyons dignes de ceux qui, à ses côtés, travaillent aussi au milieu de tant d'injures : le gouvernement français et le président Laval, qui sait qu'être populaire de son vivant, ça n'a pas d'importance pour un homme d'État, pourvu qu'il ait mérité la reconnaissance de l'Histoire. » [Applaudissements.]*

**AF – 19 mai 1944 – 2 minutes 34 secondes**

**LE MARÉCHAL PÉTAIN À ROUEN LE JOUR DE LA FÊTE DE JEANNE D'ARC**

**FRANCE ACTUALITÉS**

***Résumé :*** Voyage du Maréchal Pétain vers Rouen qui traverse les villes de Rambouillet, Évreux, Louviers. Il assiste à une messe dans la cathédrale de Rouen et sort en compagnie de monseigneur Petit de Julleville. Dépôt de gerbe, Place du Marché.

Deux Pano sur la voiture du Maréchal Pétain entrant dans Rambouillet, foule enthousiaste - Divers plans du Maréchal à Evreux, acclamé par une foule nombreuse - Le Maréchal en voiture, traverse Louviers bombardé - Le Maréchal arrive à Rouen bombardé - Le Maréchal assiste à une messe à la cathédrale de Rouen (divers plans) - Quelques plans des vitraux endommagés de la cathédrale - Le Maréchal durant la

messe - Le Maréchal sort de la cathédrale accompagné par monseigneur Petit de Julleville - Le Maréchal dépose une gerbe, Place du Marché, sur la dalle commémorative (nombreux plans).

**Voici la fin du texte de ces actualités :**

*[…] Le grand soldat, acclamé par les Rouennais, arrive sur la place du Vieux-Marché. Le Maréchal de France fleurit la dalle marquant l'emplacement exact où les Anglais brûlèrent la sainte de la Patrie. Ici, il y a cinq siècles, mourrait Jeanne, qui doit rester plus que jamais le symbole, l'âme de notre unité, de cette unité si ardemment demandée aux Français par le glorieux soldat.*

**AF – 2 juin 1944 – 4 minutes 21 secondes**

**BOMBARDEMENTS DE CHARTRES, ORLÉANS, SARTROUVILLE, CHAMBÉRY, SAINT-ÉTIENNE, LYON ; FRANCE ACTUALITÉS**

Quelques secondes d'image noire (plans manquant : trainées blanches laissées par les avions américains dans le ciel ; d'un avion, tombe un chapelet de bombes) - Ruines de Chartres dominées par les deux clochers de la cathédrale. Ruines de l'Hôtel-de-Ville et de la Bibliothèque municipale. - À Orléans, façade de la cathédrale avec ses tours endommagées ; statue de Jeanne qui n'a plus d'épée. Les habitants dans les ruines. - Sartrouville en ruines ; un train a été bombardé en gare. - Chambéry dont les habitants fouillent les ruines ; un écriteau : « Danger de mort – engin non explosé » avec tête de mort. - Plusieurs quartiers de Saint-Étienne en ruines ; inscription à la craie sur un mur : « Antoine – Tous vivants – Viens chez ton frère » et autres inscriptions du même type. - Habitants et sauveteurs dans les ruines. - Camionnette à gazogène chargée de sauveteurs. - Filmé pendant le bombardement : à Lyon, immeuble en flammes que des pompiers tentent d'éteindre sous le regard des habitants. - Voitures à gazogène. - Des scouts transportent un cadavre sur un brancard. - Église et tramway endommagés. - Sur un trottoir, des sinistrés sont debout au milieu des affaires qu'ils ont pu récupérer.

**Voici un extrait du texte de ces actualités.**

*[…] Doit-on voir dans la cathédrale d'Orléans mutilée la réponse de l'épiscopat anglo-américain à la demande des évêques de France qui s'élevaient contre la violence des bombardements terroristes ? Détail symbolique : Jeanne a perdu son épée. Eh bien, oui, voilà Orléans !*

*De tous les coins de France, nos opérateurs nous ont envoyé ainsi des milliers et des milliers de mètres d'images déchirantes. […]*

**AF – 9 juin 1944 – 3 minutes 23 secondes**

**BOMBARDEMENTS DE LYON, MARSEILLE, MANTES ET ROUEN**

**FRANCE ACTUALITÉS**

***Résumé :*** À Lyon, près de 500 cercueils sont alignés devant la cathédrale Saint-Jean, sur la Place où se déroule le service funèbre célébré par le Cardinal Gerlier ; bénédiction des cercueils. - À Marseille, des fumées d'incendies s'élèvent des ruines d'un quartier de la ville ; des sauveteurs portent des cadavres et les

chargent sur un camion ; foule sur le Vieux-Port ; des Marseillais suivent un corbillard dans une rue jonchée de débris. - À Mantes, pont détruit et quartier en ruines où les pompiers combattent des foyers d'incendies ; des sauveteurs fouillent les ruines. - Rouen est recouverte par les fumées d'incendies ; les pompiers sont en action ; la cathédrale bombardée est environnée de fumée ; la Place du Vieux-Marché est endommagée ; la statue de Jeanne d'Arc est encore debout.

*[Nous passons ici le descriptif des scènes des trois premières villes]*

**À Rouen :** VG, en PL, de Rouen, recouverte par l'épaisse fumée des incendies - Deux VG d'une épaisse fumée se dégageant des ruines - Pompiers arrosant des foyers d'incendies (2 plans) - VG de la cathédrale bombardée environnée de fumée - Ruines d'églises et de quartiers (3 plans) - Deux VG de maisons de style ancien endommagées place du Vieux-Marché - VG d'ouvriers déblayant les débris sur la place du Vieux-Marché - VG de la statue de Jeanne sur la place.

**Voici la fin du texte de ces actualités :**

*[…] Dans la cathédrale, splendeur de l'art gothique, la voûte s'est écroulée. De la vieille tour de Saint-Romain, il ne reste plus que des pans de murs. Détruites, les vieilles maisons dont les façades, il y a cinq siècles, virent passer la charrette entourée de cinq cents hommes d'armes, armés de lance, la charrette qui menait Jeanne au bûcher…*

**AF – 29 septembre 1944 – 4 minutes 13 secondes**
**VOYAGE DU GÉNÉRAL DE GAULLE À TRAVERS LA FRANCE**
**FRANCE LIBRE ACTUALITÉS**

Le Général inaugure son Tour de France de la victoire à Lyon, où, en compagnie du Ministre de la Guerre, André Diethelm, d'Yves Farge, commissaire de la république à Lyon et du Général de Lattre de Tassigny, il se rend à pied à la Préfecture. - À Marseille, de Gaulle et A. Diethelm passent des troupes en revue devant la Préfecture ; VG du Général au balcon, acclamé par une foule immense. - À Toulon, de Gaulle et A. Diethelm se rendent en voiture, parmi les ruines, au port où ils embarquent sur une vedette : DP croiseurs avec équipages aux bastingages, cuirassé à l'ancre, croiseur camouflé. - Arrivée à Toulouse, dans un bi-moteur marqué de la croix de Lorraine, du Général accueilli par Pierre Bertaux, commissaire de la République, et du colonel d'aviation Marcel Doret ; pluie de papiers à l'américaine sur le cortège automobile dans les rues menant au centre, que de Gaulle rejoint à pied, écartant la foule, toujours avec A. Diethelm et P. Bertaux ; Place du Capitole, VG foule vue du balcon. - Bordeaux : vue aérienne de la ville ; de Gaulle, A. Diethelm et le général Chaban-Delmas à pied, Cours de l'intendance, puis de Gaulle parlant du balcon d'un immeuble, place de la Grande-Comédie (à ses côtés, vision fugitive du préfet Maurice Papon) ; PP surplomb de la foule. - Orléans : trois vues aériennes des ruines d'un pont sur la Loire, de la gare, de la ville avec la cathédrale en PP ; le Général et A. Diethelm dans les rues proches de la cathédrale, près de la statue de Jeanne ; immeubles en ruines avec foule.

**Voici la fin du texte de ces actualités :**

*[…] C'est Orléans enfin, couverte encore de blessures à vif. Les cris de délivrance saluent la Général sur la Place du Matroi devant une statue que tous les Français reconnaissent.*

**AF – 16 mai 1946 – 6 minutes 45 secondes**

**LES FÊTES DE LA VICTOIRE ; LES ACTUALITÉS FRANCAISES**

PP de la statue de Jeanne, Place des Pyramides - Le président Félix Gouin dépose une couronne au pied de la statue de Jeanne - PP d'une grande couronne, avec ruban marqué « Le Conseil général de la Seine » - VG de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile avec un grand drapeau tricolore sous la voute - Le président, de dos, salue le drapeau de la Garde Républicaine à l'Arc-de-Triomphe - PP de la garde du drapeau de la Garde Républicaine - VG de l'Arc (prise du sol) pendant la cérémonie officielle. - *Longue rétrospective 1945 sur la signature de la capitulation allemande* - Le président prononçant un discours sur le terre plein de l'Arc de triomphe - PR chars défilant Place de l'Étoile - Vue aérienne de l'Arc et de l'avenue des Champs-Élysées pendant le défilé des chars - Chars défilant aux Champs-Élysées avec l'Arc dans le fond - Foule énorme - Champs-Élysées - Défilé de la Garde Républicaine à cheval - Défilé de spahis - Défilé des M.P. américains - Défilé des Anglais précédés des sapeurs et du bélier, leur mascotte - VG de l'Arc pris de l'Astoria - Défilé de l'Armée de l'air - Défilé des marins - Défilé des chasseurs alpins - Défilé des tirailleurs marocains.

**Voici le début du texte de ces actualités :**

*À celle dont la fête se confond aujourd'hui avec la fête de la Victoire, le chef du Gouvernement en ce matin du grand anniversaire est venu apporter l'hommage à la Patrie, avant de se rendre à l'Étoile, où devant l'Inconnu la France commémore pour la première fois la Victoire. Car voici un an déjà, un an seulement le bruit des batailles qui, depuis cinq ans, avait couvert tous les autres bruits du vaste monde. […]*

*

# Deux manières de raconter l'histoire de Jeanne d'Arc
# Analyse des pièces de théâtre de Charles Péguy et de Paul Claudel

*Marika Põldma*

*Uus Vana Teater, Tallinn*

Dans mon mémoire de fin d'études (2005) que les lignes ci-dessous essaient de résumer, j'ai voulu voir comment l'histoire de Jeanne d'Arc se présente dans deux œuvres de Charles Péguy (*Jeanne d'Arc*) et de Paul Claudel (*Jeanne au bûcher*). Ces grands écrivains français sont plus ou moins inconnus dans l'univers culturel estonien[1]. J'ai aussi tâché d'observer un peu la genèse d'un drame

[1] De Claudel on a traduit en estonien quatre pièces de théâtre : *Jeanne au bûcher*, dont il existe deux mises en scène (1900 et 2005), *Le Livre de Christophe Colomb*, *L'Annonce faite à Marie* et *L'Échange*, dont on a aussi donné quelques représentations. Il n'y a pas eu de traductions des textes de Péguy, du moins avant celle du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* que je suis en train de préparer.

(historique et mythique) et de mettre en relief les diverses dimensions temporelles (temps réel, temps de la fiction, temps dramatique et temps « intemporel ») qui le composent.

Dans *Jeanne d'Arc* et *Jeanne au bûcher*, l'histoire de Jeanne (une histoire réelle d'abord) est présente à divers niveaux. Péguy la recrée sous nos yeux, précisément datée et en accord avec les faits historiques. Pourtant, il sort des limites de cette histoire en nous procurant une information non-vérifiable (il reproduit les dialogues et les prières de son héroïne), en inventant quelques personnages, en commençant son récit *in medias res*, et c'est ainsi qu'on peut classer son récit comme un récit plutôt artificiel que naturel, pour utiliser la terminologie d'Umberto Eco. Il y a donc toujours une tension entre le récit johannique de Péguy et le récit scientifique-historique, auquel il veut faire concurrence. Pour le texte de Claudel – un récit artificiel pur où le cadre historique est imprécis –, la dimension historique est par contraste secondaire, elle s'actualise par la force de la légende et non par le choix de l'auteur[1], et possède une valeur proprement symbolique.

Péguy et Claudel ont choisi d'insérer leur histoire de Jeanne dans la sphère du temps dramatique (pluralité des temps et des discours), en conservant pourtant la figure du narrateur, et de présenter le personnage de Jeanne comme une tension, un dialogue entre ceux qui racontent sa vie – elle-même, (Dieu), plusieurs personnages qui l'entourent, l'auteur et le lecteur. Péguy crée la tension dramatique en développant les discours divers ; leur narrateur est comme dispersé. Claudel s'attache davantage à la diversité temporelle : il utilise le Chœur, qui incarne la postérité et évoque l'histoire de Jeanne dans le contexte « uchronique » du LIVRE, qu'il laisse pourtant se formuler à travers les yeux d'un narrateur surtout dualiste (Jeanne et Dominique, auxquels bien sûr on peut ajouter Dieu – un narrateur implicite, apparemment muet mais toujours présent au niveau du LIVRE[2], sur le plan intemporel). Mais ainsi le narrateur, symbolisant la subjectivité d'un point de vue plutôt secondaire dans le théâtre, réussit à participer directement à la dramatisation, se trouve lui-même inséré dans la sphère de temps dramatique et établit l'histoire linéaire qu'il raconte comme un axe dans cette structure (principalement) tri-dimensionnelle et propre au théâtre, qu'Anne Ubersfeld a nommée structure tabulaire[3].

Le genre dramatique n'implique pas que le mystère de la Jeanne réelle, fictionnelle et dramatique serait résolu, dénoué, qu'à la fin de la pièce les contradictions s'apaiseraient et qu'on saurait qui elle était « vraiment ». On peut couper le dialogue seulement pour le continuer à l'infini,

---

[1] Voir par exemple Anne Ubersfeld (*Lire le théâtre*, Belin, « Sup Lettres », 1996, t. I, p. 100 [1re éd. : 1977]) : « En tant que lexème, le personnage, s'il dénote une figure historique ou imaginaire, un ensemble de sèmes, *connote* aussi toute une série de significations annexes. Ainsi un personnage antique ou héroïque peut connoter tous les éléments de sa légende qui ne sont pas textuellement utilisés. *Et presque tout le monde a entendu parler de Jeanne d'Arc.* »

[2] Le LIVRE, c'est une structure temporelle et spatiale à travers laquelle présenter l'histoire de Jeanne du point de vue de Dieu et de l'éternité.

[3] La structure de *Jeanne d'Arc* est plus linéaire de celle de *Jeanne au bûcher*. Pour Péguy, il est essentiel d'écrire l'histoire de Jeanne ; Claudel ne fait qu'utiliser cette histoire.

laisser le lecteur sur sa faim. Et c'est la décision que prend Péguy. Il finit son récit en fixant Jeanne avant son bûcher, en confiance, et n'abolit pas toutes ces voix à qui il confiait son histoire. La sainteté de Jeanne reste une hypothèse, quoique vraisemblable, parmi les autres. Péguy ne permet pas à son héroïne de gagner la vie éternelle. La Jeanne de Péguy continue à circuler dans le temps, fût-ce le temps dramatique qui n'est pas dénoué. Pour accentuer la pluralité des temps, Péguy même prend parfois dans *Jeanne d'Arc* le rôle d'un narrateur intradiégétique. En fait c'est le même processus qu'on peut repérer en observant le « je » dans le discours de sa Jeanne. Ce « je » qui se trouve représenté en « je » et en « nous », en position de sujet ou d'objet ou simplement absent, parvient à la fin de la pièce à un « nous » collectif, ne s'éloignant jamais d'une humanité collective et souffrante.

À la différence de Péguy, Claudel veut proposer à la fin de *Jeanne au bûcher* un dénouement plus explicite. La Jeanne de Claudel renonce à son « moi » après l'avoir retrouvé juste auparavant. Parallèlement, à l'aide d'un temps du LIVRE, où le temps est sans importance et où tous les éléments, Jeanne parmi eux, obtiennent une valeur symbolique (Jeanne, celle de l'Amour unifiant), Claudel réconcilie la structure temporelle complexe de l'œuvre où divers temps fictionnels fonctionnent à la fois : le temps de Jeanne sur le bûcher, au-dessus duquel on voit se former la voûte du temps du LIVRE et de la narration (présence dans le passé, dans le présent, dans le possible et dans le rêve), tous deux se confondant juste avant la mort de Jeanne. Claudel veut une parabole : après que le rideau est tombé, le LIVRE se ferme et le dialogue des Voix dans le Ciel et sur la terre recrée pour l'histoire de Jeanne la situation de départ – le temps ouvert à l'éternité. Ainsi en voyons-nous la nature cyclique (l'histoire d'une jeune fille appelée à l'amour). Cette histoire est prête à se dérouler dans la sphère fictive de *Jeanne au bûcher* ainsi qu'à se projeter dans le temps réel du lecteur.

Tel est le voyage de Jeanne à travers les divers niveaux de la fiction et dans mon mémoire de fin d'études. Cela m'a permis de relever et de commenter les structures intéressantes dans ces deux pièces inspirantes. Comme toujours, il y a beaucoup d'éléments que cette recherche n'a pas abordés. Il serait par exemple possible d'étudier d'une manière approfondie le rôle du public dans ces deux pièces de théâtre, et également de comparer *Jeanne d'Arc* et *Jeanne au bûcher* avec le théâtre épique tel que le concevait Bertolt Brecht. Quant à moi, je m'occupe maintenant de la figure du narrateur en général et de l'histoire de l'art de la narration.

# Deux lieux de mémoire orléanais

## I. La « Maison de Jeanne d'Arc »

*Claude Fournier*

*Orléans*

Si, en France ou à l'étranger, il est question de Jeanne, on s'attend à entendre évoquer Domremy où elle est née, Chinon où le Dauphin lui a confié sa mission, Reims où elle a fait sacrer Charles VII, Rouen où s'est déroulé son procès et où elle a subi son martyre. Mais chaque fois il n'est question que d'Orléans où pourtant Jeanne n'a que très peu résidé, neuf jours dix nuits, du 29 avril au 9 mai 1429 et en janvier 1430. Évidemment, chacun sait que la présence de Jeanne à Orléans a eu une extrême importance, car en libérant Orléans des Anglais les 7 et 8 mai 1429 après six mois de siège, Jeanne a sauvé la France.

Dans le cadre de cette émission, je n'ai pas l'intention de reprendre tout le détail de l'action de Jeanne à Orléans jusqu'à la victoire du 8 mai. Mon émission porte principalement sur la maison où Jeanne a logé, la maison de Jacques Boucher, autrefois rue du Tabour, aujourd'hui 3, place du Général-de-Gaulle, non pas parce que l'emplacement de la maison a été très modifié lors de sa reconstruction après la Seconde Guerre mondiale mais parce qu'une partie de la rue du Tabour a été absorbée par la place du Général-De-Gaulle.

Jeanne vient de Blois par la rive gauche de la Loire, par la Sologne, avec une partie de l'armée royale et un convoi de vivres pour Orléans. Elle rencontre à Chécy le Bâtard d'Orléans, comte de Dunois en 1439 ; elle franchit la Loire et fait son entrée dans la ville par la Porte Bourgogne le vendredi 29 avril 1429, à huit heures du soir. J'ai simplifié à l'extrême, car, quand on pense à une ville assiégée, on la voit complètement cernée. Or les troupes anglaises n'ont pas entièrement investi Orléans. Les Anglais occupent des forts et des tours à intervalles irréguliers. D'autre part, Dunois fait diversion avec quelques troupes du côté de la Bastide Saint-Loup, ce qui permet de faire entrer dans la ville, nous dit le *Journal du Siège*, les vivres et l'artillerie que la Pucelle avait conduits à Chécy. En tout cas, cette zone de l'est d'Orléans est moins fortement investie par les Anglais. Il n'est donc pas trop difficile d'atteindre la Porte Bourgogne. Jeanne entre donc dans la ville « malgré tous les Anglais, nous dit le *Journal du Siège*, qui jamais n'y mirent empêchement », et va gagner le domicile qui lui a été choisi par Dunois. Les Orléanais « se sentaient déjà tout réconfortés et comme désassiégés par la vertu divine qu'on leur disait être en cette simple pucelle qu'ils regardaient fort

affectueusement, tant hommes que femmes, que petits enfants. Et il y avait merveilleuse foule et presse à la toucher, ou au cheval sur lequel elle était. » Les bourgeois d'Orléans l'accompagnèrent « et par très grand honneur la conduisirent tous jusqu'auprès de la porte Regnard, en l'hôtel de Jacques Boucher, alors trésorier du duc d'Orléans, où elle fut reçue en très grande joie avec ses deux frères, et deux gentilshommes et leurs valets. »

Jeanne a donc un logis, mais elle n'est pas venue à Orléans pour attendre douillettement que les Anglais veuillent bien lever le siège. Elle est impatiente d'agir.

Nous connaissons tous les épisodes de la délivrance d'Orléans, en particulier le 7 mai 1429 la prise des Tourelles, et le dimanche 8 mai le dramatique face-à-face sous les remparts des armées française et anglaise. Jeanne voudrait bien ne pas combattre un dimanche, mais si les Anglais attaquent on se défendra. Pendant une heure – un siècle – c'est l'attente. Puis l'heure passée, les Anglais « levèrent et laissèrent totalement le siège qu'ils avaient tenu devant Orléans depuis le 12e jour d'octobre 1428 jusqu'à ce jour. » Orléans et la France sont sauvés. « Rentrèrent en grande joie dans Orléans la Pucelle et les autres seigneurs et gens d'armes en la très grande exultation de tout le clergé et peuple, qui tous ensemble rendirent humble grâce à Notre Seigneur [...]. Ce même jour et le lendemain aussi, firent très belle et solennelle procession les gens d'Église, seigneurs, capitaines, gens d'armes et bourgeois étant et demeurant dans Orléans et visitèrent les églises en grande dévotion. » Cette procession, un peu différente il est vrai, nous la faisons toujours l'après-midi du 8 mai.

Quant à Jeanne, dès le 9 mai, elle quitte l'hôtel de Jacques Boucher et prend la route vers Loches en vue de rencontrer le Dauphin.

Redisons-le : ce qu'on appelle la « Maison de Jeanne d'Arc », 3, place du Général-de-Gaulle, est une reconstitution, heureuse d'ailleurs, réalisée à peu près à l'emplacement de l'Hôtel Jacques Boucher après sa destruction lors des bombardements de juin1940.

Jacques Boucher, trésorier du duc Charles d'Orléans, prisonnier en Angleterre depuis Azincourt en 1415, a acheté son hôtel en cette même année. Il l'a rénové, peut-être même reconstruit. Jeanne a sa chambre au premier étage, peut-être sur la cour. Comme la maison est toute proche de la Porte Regnard ou Renard, donc des remparts, Jeanne peut voir des fenêtres le campement des Anglais, tout proche lui aussi. Jacques Boucher a fait construire d'autres bâtiments autour de la cour, qui, comme la maison d'origine, ont été détruits en 1940. L'hôtel est vendu en 1546 à la famille Colas des Francs. C'est probablement François Colas des Francs qui fait édifier par l'architecte du Cerceau le remarquable pavillon qui a échappé à la catastrophe de 1940 et qui est fort bien mis en valeur dans le jardin Jacques Boucher.

La maison passe entre les mains de divers propriétaires. De 1886, sauf erreur, jusqu'en 1940, la maison est occupée par des religieuses dominicaines garde-malades, qui ne sont pas inquiétées par la vague antireligieuse, car, comme elles s'occupent des pauvres, elles sont considérées comme très utiles.

Cette grande maison – 9 m de large, 17 m de haut – dont le pignon donne sur la rue, risque d'être frappée d'alignement. On parle abondamment depuis les années 1890 d'élargir la rue du Tabour selon le souhait des commerçants. Toujours est-il que le 19 octobre 1909, après démolition des intérieurs de la maison de Jacques Boucher, la façade est reculée de 3,5 m selon une technique que je n'ai pas la possibilité de développer dans le cadre de cette émission, et l'intérieur de la maison est reconstruit.

Après la destruction de 1940, il faut attendre le début de l'année 1958 pour que les dernières ruines soient abattues, et le 8 mai 1961, pour que soit posée par André Malraux, ministre de la Culture, la première pierre de l'actuelle maison de Jeanne d'Arc. Roger Secrétain, maire d'Orléans, n'hésite pas à dire : « Un pastiche ? C'est vrai. Mais cet inconvénient ne nous obsède guère ; il s'agit de tout autre chose : d'une permanence et d'une ferveur. » En réalité, ce pastiche a une façade proche de la façade originelle, et on construit en utilisant le plus possible des matériaux anciens, notamment des poutres du XVI^e^ siècle récupérées dans des demeures de la région.

André Malraux ne dit que quelques mots, il se réserve pour le discours qu'il prononcera le soir. Je cite le principal : « J'ai bien connu Orléans avant le désastre, puisqu'il y a quelque trente ans j'ai habité Saint-Jean-le-Blanc. J'ai vu aujourd'hui votre effort de reconstruction et je vous en félicite... Il faut aider votre ville à réaliser ce qu'elle désire dans le domaine de l'esprit et je m'y emploierai. »

Le 6 mai 1965, Roger Secrétain, après le vernissage de l'exposition des artistes orléanais, qui se tient dans la maison de Jeanne d'Arc reconstruite, en fait l'inauguration. Il dévoile la plaque que l'on peut voir au-dessus de la porte : « Dans cette maison reconstituée en 1965, Jeanne d'Arc a été l'hôte de Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans, du 29 avril au 9 mai 1429. »

Dans son discours, Roger Secrétain souhaite que la maison devienne un centre de documentation sur Jeanne. En réalité, le Centre Jeanne d'Arc répondant à ce souhait, fondé par Régine Pernoud le 18 octobre 1974, fonctionne rue Jeanne d'Arc dans les locaux du Collège Anatole-Bailly et, depuis l'été 2005, à la Médiathèque.

La Maison Jeanne d'Arc a d'abord abrité la Maison de la Culture, puis, à partir du 8 mai 1975 – ce n'est que simple logique – un musée consacré à Jeanne d'Arc, créé également par Régine Pernoud.

Ce musée que l'on appelle d'ordinaire « Maison de Jeanne d'Arc » contient de remarquables diaporamas, œuvre de Lucien Harmey, reproduisant les principaux épisodes de l'histoire de Jeanne, la reconstitution du véritable étendard de Jeanne, un mannequin vêtu des habits de Jeanne allant de Vaucouleurs à Chinon, des documents relatifs au siège d'Orléans, etc. Le musée est donc ouvert au public le 8 mai 1975 et inauguré officiellement le 24 juillet 1975 par le maire d'alors, René Thinat. D'autres documents se sont ajoutés à ceux d'origine, et on peut voir également des expositions temporaires.

## II. Le Centre Charles-Péguy

Le Centre Charles-Péguy à Orléans occupe au 11 de la rue du Tabour un élégant bâtiment de style Renaissance. Nous nous devons de parler du centre dans cette série d'émissions car il fut inauguré par Alain Peyrefitte, ministre de l'Information, le 5 septembre 1964 à l'occasion du cinquantenaire de la mort de notre grand concitoyen.

Le cinquantième anniversaire de la mort de Péguy a été marqué le dimanche 6 septembre à Villeroy, commune sur laquelle il a été tué, par une cérémonie particulière avec célébration d'une messe et inauguration d'une rue Charles Péguy en présence d'Edmond Michelet, ancien ministre. Enfin, à Orléans a eu lieu au Centre Charles-Péguy les 7, 8 et 9 septembre un colloque international. La première journée a eu pour thème : « Fidélités et reniements de Péguy. », la seconde : « La religion de Péguy », la troisième : « État présent des études sur Péguy et perspectives d'avenir. ».

Limitons-nous aux solennités orléanaises en ce 5 septembre 1964. À 10 heures, les autorités participent à une cérémonie au Monument de la Victoire, boulevard de Verdun. L'Amitié Charles-Péguy a prévu une messe, célébrée par Mgr Riobé, évêque d'Orléans, à 11 heures, à Saint-Aignan, église de la paroisse de Péguy enfant. A 12 heures 30 se déroule la cérémonie habituelle d'hommage au square Charles-Péguy. A 13 heures 30 un déjeuner amical réunit au « Madagascar ». à Olivet un groupe de 200 personnes pour un repas qui se suffit à lui-même, car il n'est accompagné d'aucun discours.

Et à 16 heures 30 arrive rue du Tabour Alain Peyreftte, qui est accueilli devant le Centre par Roger Secrétain, maire d'Orléans, et par Auguste Martin, conservateur du Centre. La cérémonie va se dérouler essentiellement à l'extérieur, parce que le Centre n'a pas de salle assez grande pour contenir les membres de l'Amitié Charles-Péguy et les nombreuses personnes qui pour différentes raisons tiennent à être présentes.

Les bâtiments du nouveau Centre ont toute une histoire. Cet élégant édifice a appartenu au XVI^e siècle à Euverte Hatte, marchand bourgeois d'Orléans. Et nous parlons toujours à juste titre de la maison d'Euverte Hatte, alors qu'une pure légende en a fait la propriété d'Agnès Sorel, la belle maîtresse de Charles VII. Les propriétaires se succèdent et en 1894, la ville d'Orléans fait de la maison Euverte-Hatte le Musée Jeanne d'Arc fortement endommagé par les bombardements de 1940. Mais, à partir de 1957, les architectes des Monuments historiques et la Ville entreprennent une remarquable restauration, en particulier celle de la galerie à arcades donnant sur la cour, avec un plafond orné de caissons et de salamandres. Même si l'on n'est pas un inconditionnel de Péguy, il faut aller voir la maison Euverte-Hatte. En tout cas, arrêtez-vous pour contempler la façade dont les arcades du rez-de-chaussée et les fenêtres à meneaux des étages sont heureusement symétriques.

Une petite estrade habillée de drapeaux tricolores a été dressée devant la porte de l'hôtel Euverte-Hatte et, le premier, Roger Secrétain, maire d'Orléans, y prend la parole. Son remarquable discours, en ce samedi 5 septembre 1964, va coïncider exactement, à cinquante ans de distance, avec le jour et l'heure où Péguy est tombé à Villeroy : le samedi 5 septembre 1914 à cinq heures du soir.

Roger Secrétain remercie Alain Peyrefitte en tant que représentant du gouvernement. Il le salue entant qu'ancien élève de l'École Normale Supérieure, comme l'a été Péguy. Il le salue en tant qu'écrivain, en tant que ministre de l'Information, en quelque sorte le chef de file des journalistes. Et Péguy fut journaliste. Je cite Roger Secrétain : « Et quel journaliste ! Un journaliste qu'aucun directeur, aucune imprimerie, aucune finance, aucune politique, je dirai même aucun public n'eussent pu supporter. Les *Cahiers de la Quinzaine* eux-mêmes, qui n'étaient point un journal, et pas même une revue, demeurent, dans la diffusion de la pensée et de l'écriture une performance et un défi. »

Il faudrait reprendre tout le discours de Roger Secrétain, lui-même spécialiste de Péguy. Je cite encore : « Il faudrait pouvoir dire en quelques phrases claires, ce que fut Péguy. Nous savons que c'est impossible ; le champ qu'il offre maintenant à l'admiration et à l'investigation des successeurs est lui-même infini. Péguy n'y apparaît pas seulement comme un héros mort à la guerre, mais comme un héros des batailles intérieures de la pensée et de la mystérieuse condition humaine. » J'ajoute une dernière citation : « Tout ce qui tourne autour de cet homme, nous avons pris la décision d'en rassembler chez nous les éléments et les souvenirs : les collections qu'Auguste Martin a réunies, que l'Amitié Charles-Péguy nous a données, que la Ville d'Orléans a acquises et augmentées et qui s'augmenteront encore [...] n'apporteront pas seulement un moyen d'étude incomparable, mais la réalité d'une présence, dans une résurrection. » Charles Péguy revient au bercail à Orléans au bord de sa « Loire limoneuse », tout près de l'endroit où Jeanne d'Arc a été hébergée, la maison Jacques Boucher. « Péguy est chez Jeanne d'Arc », peut dire M.Secrétain.

Alain Peyrefitte prend à son tour la parole pour faire un discours à tonalité nettement politique. Péguy, ce visionnaire, a traduit pendant toute sa vie « avec un enthousiasme ardent, les aspirations d'une jeunesse, cette jeunesse qui de 14 à18, a donné le meilleur d'elle-même pour créer une France nouvelle, une France à la fois plus moderne et fidèle à son passé, cette France même qu'il nous appartient, jour après jour, de construire ».

Péguy, à la pensée foisonnante et multiforme, n'est pas l'homme d'un système : « son message, sa vision d'une cité fraternelle demeure d'une saisissante actualité ; [...] le dogme de l'ordre, le dogme de la liberté et l'idée de la *personne France*, en qui l'ordre et la liberté sont faits pour se rejoindre, voilà les trois pôles de sa pensée ». Selon Alain Peyrefitte, un régime, pour être pleinement légitime, doit être capable d'imposer au peuple ce dont il est éperdument désireux, c'est-à-dire l'ordre ; l'austérité doit être incarnée dans un grand chef, et Péguy détestait les combinaisons des partis. L'ordre selon Péguy s'intègre à une doctrine sociale qui supporte une doctrine économique : l'État doit intervenir dans la vie économique pour une plus juste répartition des biens. Enfin, Alain Peyrefitte parle de la « personne France », car Péguy lui aussi s'est toujours fait « une certaine idée de la France ». Alain Peyrefitte n'a pas besoin de donner le nom de l'auteur de cette citation : « la France est une personne de chair, un être vivant, dont l'honneur et la grandeur comportent des exigences pour tous les Français. Les jugements de Péguy sur la III^e^ République seraient pessimistes, s'il n'était emporté par une foi farouche dans l'avenir de la France et la vocation éternelle du peuple français. » Alain Peyrefitte montre alors que Péguy, fils d'un peuple libérateur, part en guerre en août 14 « non pour défendre des intérêts égoïstement nationaux, mais pour servir l'humanité entière.[...] La France vaincue, écrit Péguy, disparaissait de la surface de la terre. »

Mais les temps ont changé. Et Alain Peyrefitte prononce un nom qui sous-tend tout son discours : « À l'appel du chancelier Adenauer et du général de Gaulle un élan venu des profondeurs a consacré le miracle de la réconciliation franco-allemande. L'Allemagne d'aujourd'hui, rejetant toute politique qui pourrait mettre la paix en danger, aurait sans doute paru à Péguy appartenir au camp de la liberté, c'est-à-dire au camp de la France. [...] De la personne France, Jeanne d'Arc est pour Péguy le symbole, cette Jeanne dont Orléans est la cité en même temps que la cité de Péguy, qui représente pour lui, en une sorte d'union mystique, à la fois Notre Dame et la France. »

Après ces envolées lyriques il est temps pour les autorités de visiter le Centre Charles-Péguy. *[Ce que nous invitons nos lecteurs à faire à l'aide du dépliant aimablement fourni par le Centre Charles-Péguy d'Orléans et que vous trouverez joint à ce numéro du* Porche.*]*

# Charles Péguy. Articles retrouvés (1946-1971)

## Dans l'intimité de Péguy

*Entretien avec Joseph Ageorges*

Je suis très heureux d'avoir l'occasion de préciser ce que furent exactement mes relations avec Péguy, parce que même après la publication de mes ouvrages et d'un certain nombre d'articles que j'ai donnés à des journaux de France et d'Espagne, des confrères, et notamment un de ses derniers biographes, m'ont prêté des appréciations qui n'ont jamais été les miennes.

Ces relations datent de très loin et ont commencé par une camaraderie banale : on se coudoie ; on se tutoie ; on s'ignore. Mon premier contact remonte au temps de l'Affaire Dreyfus. La Sorbonne et la Faculté de Droit étaient alors en lutte ouverte ; les bagarres étaient fréquentes et Péguy s'y mêlait avec autorité et délices. Il vint un jour recruter des volontaires au cours de Ferdinand Brunot, pour défendre la maison contre l'attaque de l'ennemi. Les dreyfusistes le suivirent et aussi les étudiants qui préféraient l'aventure à l'étude. Péguy avait son gourdin légendaire à la main, son pantalon de velours marron à grosse côtes et son chapeau sans grâce. Il prit la direction des opérations, avec un sens remarquable de la stratégie ; il disposa ses troupes dans la salle des pas-perdus, dans les couloirs, derrière les piliers. Il traitait ses soldats comme un vieux colonel son régiment. Il tutoyait tout le monde : « F...., mets-toi là ! et surtout ne perds pas pied ! » L'assaut fut rude et la défense magnifique. Péguy paya vigoureusement de sa personne. Il fut aussi beau ce jour-là que le matin où il tomba face à l'Allemand. Je pense que l'on trouverait dans les journaux de l'époque quelques comptes rendus plus ou moins détaillés de cette journée mémorable. Conciliateur par tempérament, bénéficiant de la paternelle bienveillance de deux maîtres chers, M. Paul Viollet, professeur à l'École des Chartes, et M. Henry Lemonnier, professeur à la Faculté des Lettres, tous les deux dreyfusistes notoires, mais lié aussi avec quelques-uns des plus fameux parmi ceux qu'on appelait les « patriotes », j'aurais volontiers servi de plénipotentiaire entre les partis – ce qui m'arriva d'ailleurs une fois à la fin d'un meeting tumultueux – mais pour Péguy, il ne pouvait y avoir de rapprochement possible. Après ces incidents, je restais assez longtemps sans le revoir. Ce n'est que peu de temps après qu'il eut fondé ses *Cahiers*, que je vins habiter non loin de l'étonnante boutique où il tenait ses conseils autour d'une table rudimentaire qui, je crois bien, était faite de planches posées sur des tréteaux et sur laquelle généralement reposait une bougie plantée dans le goulot d'une bouteille. Ce voisinage des *Cahiers* et un peu plus tard de la librairie Bellais, où Péguy était quasi

patron, devait entraîner des rencontres qui nous mettaient l'un et l'autre dans cette atmosphère de familiarité du Quartier latin, où tout le monde se connaissait comme au village, sans que cela pût constituer une amitié. Je n'avais pas voulu m'abonner aux *Cahiers*. Je ne comptais donc pas aux yeux de Péguy.

Il faudrait que je retrouve les lettres de mes amis Antonin Lavergne et Émile Chénin[1] pour préciser la date de reprise de contact qui changea la camaraderie en amitié. Après si longtemps, beaucoup de choses m'échappent.

– *Vous avez conté dans* Sur les Chemins de Rome *comment Péguy arriva un beau jour chez vous avec sur son dos un sac contenant la collection des* Cahiers. *savez-vous à quelle date a eu lieu cette visite ?*

– Avant que je puisse le préciser, ce doit être en 1908, probablement à la fin de l'année, que Chénin me demanda de recevoir Péguy, qui, dit-il, voulait se rapprocher de ses camarades catholiques. Chénin était libre-penseur et même franc-maçon militant, mais il respecta l'évolution spirituelle de Péguy et mieux encore la considéra avec une grande et sympathique curiosité, mais c'est seulement quelques semaines après cette démarche, peut-être même plusieurs mois plus tard, c'est-à-dire au cours de 1909, que j'eus avec Péguy les conversations que j'ai rapportées dans mes ouvrages.

– *Le biographe*[2] *auquel vous avez fait allusion tout à l'heure a l'air de limiter vos relations avec Péguy à deux conversations.*

– C'est une plaisanterie. J'ai lu avec beaucoup de sympathie le livre de ce jeune homme. C'est une œuvre précieuse et qui ne manque pas de noblesse. Malheureusement certaines pages sont d'une telle légèreté qu'on ne comprend pas que le même homme ait pu écrire tant de chapitres remarquables à côté de passages aussi regrettables. Pour ce qui concerne mes entretiens avec Péguy, si j'ai donné comme types les deux seules conversations dont j'ai parlé, j'aurais pu y ajouter beaucoup d'autres propos piquants. Je ne l'ai pas fait parce que j'ai estimé qu'ils n'avaient rien à voir avec l'évolution spirituelle de Péguy. C'est que celui-ci était beaucoup plus réaliste et pratique qu'il y paraissait dès l'abord. Il avait voulu tout de suite que je fisse un article pour *La Croix*, où il était totalement inconnu. Il revenait sans cesse à la charge. J'étais surchargé de besogne. Ce n'est qu'à la fin de 1909 et au commencement de 1910 que j'écrivis le papier qui resta assez longtemps sur le marbre. Comme il tardait à paraître, on publia même dans *La Croix* quotidienne un compte rendu de je ne sais quel ouvrage de Péguy, ma chronique devant prendre place dans le supplément littéraire hebdomadaire ! Elle ne vit le jour que dans le second trimestre de 1910, probablement à la fin. La date a été donnée dans plusieurs bibliographies sur Péguy que je n'ai pas sous la main. Péguy venait

[1] Écrivain connu sous le nom d'Émile Moselly (1870-1918). [N.D.L.R.]

[2] Il s'agit de Jean Delaporte dans *Connaissance de Péguy* (2 vol., Plon, 1944 – réédité en 1958 ; on préférera lire du même *Péguy dans son temps et dans le nôtre*, 10/18, 1967). [N.D.L.R.]

de lancer la fin du tirage de *Notre Jeunesse*, qui parut, cette fois, sous une couverture qui portait la firme d'Ollendorff. J'avais dit à Péguy : « Écoute bien, tu es un génie, mais tu es aussi, encore, pour les catholiques traditionnels, une sorte de barbare ! Tu tombes au milieu de notre mare en éclaboussant tout...Ça te froisse ?...Eh bien ! mettons que tu es un type dans le genre des évêques qui ont conduit la Gaule au christianisme. Saint Martin mâtiné de Grégoire de Tours ! Mais il faut que tu nous donnes le temps de *t'avaler*. Aie donc quelque patience ! » Péguy jurait alors ses grands dieux qu'il n'avait pas le temps d'attendre. Il en donnait plusieurs raisons dont l'une était qu'il voulait être de l'Académie Française ! Il le disait tout franchement, comme il disait tout ce qu'il voulait dire. La vérité est que Péguy désirait être introduit dans les milieux catholiques. Il me demandait de le mettre en rapport avec leurs écrivains. pendant toute l'année 1910 et même en 1911, je le vis souvent.

Le grand service que je lui rendis tout au début de notre amitié, fut de le rapprocher de Bremond qui contribua beaucoup à le rapprocher de Barrès. Il avait été le camarade de Georges Goyau, mais il croyait que Goyau n'avait pas lu ses livres et, comme il me savait lié avec lui, il me priait d'attirer son attention sur les *Cahiers*. Il était de même assez ulcéré que Faguet ne parlât pas de lui. J'allais chez Faguet très souvent. Péguy me demanda de lui signaler quelques pages qu'il aurait voulu qu'il connût. Après la mort de Faguet, j'ai trouvé dans ses papiers des notes curieuses sur Péguy et une lettre d'Anatole France lui promettant de lui passer les *Cahiers de la Quinzaine* : « Je tâcherai de vous envoyer du Péguy ; ses livres sont des livres de propagande et on ne les trouve nulle part. Il est dans le génie de Péguy d'être rare. J'ai des amis qui m'ont pris tous mes cahiers de Péguy. Ce sont des socialistes. » Je le mis aussi en rapport avec un jeune écrivain catholique qui, depuis, lui consacra une étude qui, je crois, ne le satisfit qu'à moitié, tout simplement parce que rien ne pouvait le satisfaire pleinement.

En conversation, Péguy témoignait toujours d'un attachement farouche, pour ses amis. mais pour en être, de ses amis, il fallait passer par des épreuves diverses dont la première était l'abonnement aux *Cahiers*. Le désabonnement était une trahison et un péché mortel. Pour s'être désabonné, Jaurès devait aller en enfer. Péguy opposait toujours l'amitié de Millerand à la trahison de Jaurès. Un jour il me dit : « Millerand sera sauvé. Il se convertira, car il en est digne. » De fait, vous le savez, Millerand a fait une mort chrétienne. Quand je l'appris, j'ai pensé que Péguy avait été à la lointaine origine de l'évolution de Millerand, mais c'est Gustave Hervé qui compléta l'œuvre de Péguy en ramenant Millerand à la pratique religieuse lors de sa dernière maladie. Il parlait toujours des Juifs avec une passion éloquente et un sens chrétien très sûr, car il était toujours fidèle aux trois mysticismes dont, disait-il, l'Affaire Dreyfus avait été la culmination, le juif, le chrétien et le français.

*– Nous avons lu dans le livre auquel vous avez fait allusion tout à l'heure que vous aviez exercé une influence personnelle sur l'évolution religieuse de Péguy.*

– C'est exactement le contraire que j'ai dit. L'auteur n'a pas su lire. Les véritables influences que Péguy a subies sont celles du catéchisme d'Orléans et peut-être celle de Mgr Batiffol, et encore je ne suis pas sûr de cette dernière ! Hors de là, rien ! Péguy n'avait besoin de personne. Ce n'est pas parce que j'ai rappelé sa camaraderie d'enfance avec M. Chéramy, le sulpicien, et plus loin ses relations avec Bremond que je prétends, comme on me l'a fait écrire, que MM. Chéramy et Bremond aient été pour quelque chose dans son retour. La vérité est que, sur le plan de la discipline, Péguy s'était fait un catholicisme à lui. Il m'a dit un jour : « Je suis catholique, pleinement catholique, mais moi, tu comprends, je ne vais ni à la messe ni à confesse ! » Héla ! Oui, je comprenais...

– *Péguy imposait-il tout de suite sa personnalité ?*

– Certes ! Si mon ami, le Docteur Lassablière, aujourd'hui directeur à l'École des Hautes études et directeur adjoint de l'Institut d'hygiène à la Faculté de médecine, se souvient encore de la rencontre qu'il fit chez moi de Péguy en 1909, il pourra vous dire l'impression étrange qu'il eut au premier moment ! Son originalité, sa verdeur, son parler sans fard, parfois aussi son insistance à ne tenir aucun compte de ce que disait son interlocuteur commençaient par surprendre. Je crois bien que ce jour-là la conversation ne fut qu'un monologue. Mais vite on se rendait compte de la richesse des aperçus, de la générosité du cœur et de la subtilité de l'esprit. Dans cette subtilité il entrait, il faut bien le dire, une sorte d'astuce paysanne qu'on arrivait vite à déceler. Mais cela était seulement piquant. En vérité, il fut un des personnages les plus pittoresques et aussi les plus nobles de son époque.

– *N'auriez-vous pas quelque document inédit que vous pourriez reproduire ?*

– Hélas ! ses autographes sont enfouis sous une tonne de correspondance. J'ai toujours l'idée que le jour où je pourrai classer mes papiers, les lettres de Lavergne, de Chénin, de Bremond, de M. Chéramy et les billets de Péguy pourront me fournir la matière d'une nouvelle étude. mais cela se pourra-t-il jamais ?

– *N'auriez-vous pas, par exemple, une dédicace d'un de ses livres ? Une exposition en a produit de très curieuses.*

– Mais oui...Je dois en avoir sous la main...

*[Après quelques instants, M. Ageorges nous rapporte celle que nous reproduisons* : « à une amitié de vingt ans / mon cher Ageorges / nous avons ce livre de dix ans / je suis votre très affectueusement dévoué/ Péguy » *et nous dit :]*

– Remarquez le ton à la fois amical et cérémonieux ! Là est tout Péguy. En conversation, nous nous sommes toujours tutoyés. Mais dans ses billets, le tutoiement dépendait de l'humeur. S'il

envoyait sa photo, tutoiement ! mais s'il offrait un livre, il avait tendance à adopter un ton de politesse classique, celui avec lequel Racine écrivait à Boileau !

*[En terminant, M. Ageorges nous dit qu'il consacrera quelques pages à Péguy dans son prochain livre, pour discuter, d'ailleurs très sympathiquement, plusieurs passages de la biographe dont il a parlé plus haut. Nous le lirons avec curiosité.]*

*

## Charles Péguy

par Vilma Sturm

*Frankfurter Allgemeine Zeitung*
5 octobre 1951

Au moment où le premier volume de ses œuvres complètes paraît en Allemagne (*Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, Rütten & Loening, 196 pages, 10.80 DM); il n'est pas inutile de dire quelques mots de cet homme tout à fait étrange, ce rustre dans l'agitation superficielle du tournant du siècle, cet homme de lettres aux dehors de paysan, sa vie durant, ce « bon pécheur » comme il se nomme lui-même, qui vit dans la mémoire de la jeunesse française comme si c'était hier qu'il nous avait quittés et non dans la première année de la Première Guerre mondiale (il est tombé lors de la bataille de la Marne).

Un curieux chemin qui monte de la petite bourgeoisie provinciale d'Ile-de-France, le conduit de sa mère rempailleuse de chaises aux grandes Écoles, de sa mère l'Église au socialisme et à saint Jaurès, et aboutit à la petite boutique en face de la Sorbonne où le jeune homme commence à fabriquer sa propre revue, les *Cahiers de la quinzaine* qu'il rédige et compose en grande partie tout seul, en cumulant les fonctions de lecteur, rédacteur, correcteur et chef de vente. Ces *Cahiers* sont « le lieu commun de tous ceux qui ne trichent pas ». Ils défendent « les mœurs et les lois, le sérieux et la sévérité, les principes et les idées, les réalités et le beau langage, la propreté, la probité de langage, la probité de pensée, la justice et l'harmonie, la justesse, une certaine tenue, l'intelligence et le bon français, la révolution et notre ancien socialisme, la vérité, le droit, la simple entente, le bon travail, le bel ouvrage [...]. [Ils sont] littéralement ce qu'il y a jamais eu de plus beau dans le monde : une *amitié* ; et une *cité* ». Ils contiennent dans les premiers temps des articles polémiques et critiques, plus tard les grands poèmes de Péguy : *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, *Le Mystère des saints Innocents*, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* en rythmes libres, *Les Tapisseries* en vers réguliers et enfin son œuvre poétique principale, *Ève*, dans la figure et l'histoire de laquelle il voit incarné le drame du salut de

l'humanité. Entre les premiers travaux, ceux d'un bretteur pessimiste, et les *Mystères* survient la conversion – nullement un événement : « Je ne suis pas un converti, j'ai toujours été catholique. J'ai toujours été honnête. Je n'ai jamais eu de maîtresse ; et j'ai toujours trimé, toujours mené une vie dure, sévère. » Et pourtant un jour il avoue en larmes à son ami : « J'ai retrouvé la foi...Je suis catholique. »

Mais cet étrange catholique ne va jamais à la messe, ne reçoit jamais les sacrements. De cette abstention, il gardera jusqu'à la fin le secret, bien que, naturellement, on ait retenu quelques explications données au cours d'entretiens avec ses amis. Elles expliquent une telle indécision quant à la pratique complète de sa foi, par le sentiment de solidarité qui constitue pour ainsi dire la substance fondamentale de sa vie. « On doit se sauver ensemble » est à cet égard une parole essentielle. Le sort de sa femme libre-penseuse (bien que sa vie avec elle soit peu heureuse) et de ses enfants non baptisés, le sort de ses amis incroyants lui paraissent tellement liés au sien propre qu'il ne se croit pas permis de s'en affranchir et de s'en séparer. L'enfer, où les âmes, les frères sont malheureux, est, sur la route qui le mène à la pratique catholique, la pierre par dessus laquelle il ne peut sauter. *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* est « du début à la fin un combat solitaire avec la figure métaphysique, éternelle, du Mal, avec la damnation », comme *Le Mystère de l'Espérance* (*Le Porche du mystère de la deuxième vertu*) est une tentative de se hisser en s'accrochant à une corde qu'on lui a jetée du ciel. Mais on aurait une fausse représentation de Péguy si on le prenait pour un ratiocineur se plongeant avec complaisance dans des tortures intellectuelles et se privant de la lumière de la grâce comme une taupe s'enfouissant dans ses problèmes. Il était tout autre. Rustique d'apparence, avec de lourdes bottes et une courte pèlerine, d'une vitalité carrée, toujours actif, pressé, toujours en souci pour sa survie (les *Cahiers* avaient en tout 1500 abonnés) mais toujours plein d'assurance, vif jusqu'à la rudesse, mais non sans une certaine finauderie paysanne, un enfant ardent, passionné qui, avec l'exubérance d'un enfant, chantait les louanges de la douce France et de sa sainte, la bergère de Lorraine. « Je prie tellement et j'ai tellement de grâces ! » – Pourtant il s'éprouve continuellement pécheur, mais d'une certaine façon l'accepte parce qu'ainsi il n'a aucun avantage par rapport à la communauté des pécheurs, pour laquelle il se sent une responsabilité comme le chien de berger pour son troupeau.

Oui, il a quelque chose du chien de berger ; il fait continuellement le tour de ses brebis qui partagent sa vie, les rassemblant autour d'un grand sujet, le seul qui l'intéresse : le salut. Même quand il parle de politique, d'histoire, de philosophie et de poésie, il parle en réalité du salut, et peu lui importe que ce soit devant des catholiques, des protestants, des juifs ou des libres-penseurs. Il en parle. On a alors dit de lui qu'il n'est pas un artiste, non au sens plein, au vieux sens du mot *poiétès*, celui qui ne parle pas de quelque chose, qui crée un monde, sauvé ou non sauvé, mais Péguy s'est

lui-même un jour défini comme chroniqueur. Il veut porter témoignage et aider ainsi à conserver, à conserver un royaume spirituel qui file entre les doigts de la « société moderne souillée ».

Il le fait d'une manière qui, selon Ernst Robert Curtius, n'est comparable à rien qui existe en aucune langue, dans des monologues d'une « si farouche originalité » qu'on ne peut en vouloir à aucun lecteur de ne savoir comment les prendre. Pourtant vient un moment où, derrière ces répétitions interminables, derrière ces phrases en spirales qui s'empoignent l'une l'autre, raccrochant des motifs qui ont retenti longtemps auparavant, derrière ce tricotage où l'aiguille reprend toujours des mailles qui depuis longtemps paraissaient lâchées – on commence à s'émerveiller, on commence à admirer la langue passionnée et pourtant sereine de ce cœur, la force rustique qui éclate dans ces vagues ondulantes de mots et qui submerge tout ce qui se réfère à des normes toutes prêtes pour le classement et la validation littéraires.

Il est lui-même sa propre norme, une norme qui permet de mesurer la déclivité de la route que nous avons parcourue depuis sa mort, une route qui mène toujours plus vite aux régions froides et glacées où nous sommes asservis au pouvoir, obéissant aux habitudes et sourds aux voix du cœur.

*

## Études péguistes

par Paul Gregor

*Neue Zürcher Zeitung*
20 septembre 1962

Cet été, en France, les trois *Mystères* de Péguy ont été inscrits au programme de l'agrégation. Ce qui signifie que Péguy est enfin, même dans les milieux universitaires qui jusqu'ici demeuraient très réservés, admis et reconnu. Cette reconnaissance dont le cheminement fut étrange et si difficile, et à qui seule la catastrophe de 1940 avait ouvert la voie, a atteint là une apogée qui, sans aucun doute, produira ses fruits dans l'avenir. Péguy pénètre dans les collèges. Le peuple a depuis longtemps déjà appris à l'aimer : à l'école primaire, le jeune Français apprend, dans son livre de lecture, à le connaître.

C'est ainsi que tout récemment ont paru plusieurs publications scientifiques sur Péguy, qui ont obtenu dans des périodiques français comme *Le Figaro littéraire*, *Esprit*, *La Table Ronde* une critique très bienveillante. On y entend souvent demander quelle œuvre serait la meilleure. Il est difficile de répondre à cette question parce que les études particulières proviennent de positions très diverses. Dans un article de *L'Information littéraire* (n° 5, nov.-déc. 1961), Jean Onimus donne un

aperçu de l'évolution des études péguistes depuis la mort de Péguy en 1914 et y indique les problèmes qui dominent chaque décennie. Ainsi, les années 1930 s'intéressent principalement au Péguy socialiste, tandis que les années 1940 exaltent le Péguy patriote. Dès cette époque, pourtant, se dessinait un effort pour donner de Péguy une représentation la plus objective possible ; et ce furent le portrait de Romain Rolland et les vastes sommes d'André Rousseaux et de Jean Delaporte. Ces derniers ouvrages soulevaient bien entendu une foule de problèmes littéraires et historiques qui, dans les années 1950, jouèrent un rôle extraordinairement fécond, plutôt qu'ils ne donnaient de Péguy une représentation définitive. Ils permirent d'affranchir Péguy d'un engagement politique ou « religieux » trompeur et l'amenèrent à la critique littéraire moderne et scientifique qui, on le sait, n'exclut pas totalement le facteur subjectif et va même jusqu'à le solliciter. On peut donc dire que les recherches sur Péguy, aujourd'hui, vont dans trois directions : traitement de questions particulières de type historique et interprétatif, dégagement de « thèmes » et vues d'ensemble plus modestes, très prudentes, qui résument les autres approches. En outre le problème des éditions fait toujours l'objet de discussions.

**Études particulières**

Jean Onimus, professeur à l'Université d'Aix-en-Provence, fait aujourd'hui indubitablement partie des principaux spécialistes de Péguy. Il s'est fait remarquer il y a dix ans par une thèse, soutenue en Sorbonne, sur l'*Incarnation, essai sur la pensée de Péguy* et sur *L'Image dans l'Ève de Péguy, essai sur la symbolique et l'art de Péguy* (*Cahiers de l'Amitié Charles-Péguy*, 1952). Après quoi il s'est consacré, comme Albert Béguin l'avait fait pour *Ève*, à l'interprétation d'œuvres particulières. De son *Introduction aux quatrains de Péguy* (*Cahiers de l'Amitié Charles-Péguy*, 1954) il ressortit que cette œuvre qui, jusque-là, était lue à contresens, devait être réimprimée en partant de la fin, ce qui la rendrait compréhensible. Mais cette année a paru l'*Introduction aux trois Mystères de Péguy* (Minard, 1962), une extraordinaire mine d'enseignements, œuvre capitale et désormais indispensable pour toute interprétation ou, devrait-on dire, toute exégèse de l'œuvre poétique la plus importante de cet écrivain. On attend prochainement, du même auteur, les *Tables analytiques* (*Cahiers de l'Amitié Charles-Péguy*, 1962), registre lexical le plus complet, avec renvoi aux synonymes, dont l'on peut penser qu'il représente une aide insurpassable pour qui veut appréhender avec exactitude la genèse et l'évolution des idées dans l'œuvre de Charles Péguy. Jusqu'à maintenant on n'avait qu'un travail incomplet et depuis longtemps épuisé. Peu d'auteurs peuvent se vanter d'être l'objet d'un travail de remaniement comme celui qui est en ce moment élaboré.

Des études particulières, de genres très divers, sont également publiées dans les *Feuillets mensuels* qui paraissent régulièrement depuis 1948. Cette publication est l'organe de l'Amitié Charles-

Péguy. Cette association a pris naissance sous l'Occupation et, particulièrement grâce aux Archives Péguy d'Orléans (8, rue Dupanloup), gérées par Auguste Martin, fournit un travail de la plus grande qualité. Jusqu'ici ont paru 94 numéros, qui contiennent une masse de lettres inédites et d'autres textes. Un nouveau catalogue général doit être publié prochainement, qui par son seul agencement non seulement multiplie à l'infini les accès à Péguy mais a également pour objet, en définitive, toute l'histoire intellectuelle de la France au tournant du siècle. Qui veut s'intéresser à une question particulière, ne peut se passer d'aller consulter lui-même ces Archives. Elles présentent la plus vaste collection de manuscrits et d'éditions originales qui existe sur ce sujet. Cette année, des expositions à Orléans et à Chartres ont rendu accessibles à un public plus large beaucoup de précieux documents.

On a présenté ces derniers temps dans les universités françaises plusieurs diplômes sur Péguy. Même si, malheureusement, ils ne sont pas publiés, c'est la preuve que la plus jeune génération académique réagit de façon extraordinaire à Péguy. À Aix-en-Provence sont en cours différentes thèses de doctorat. L'une a pour sujet *Péguy en Italie* et reprend à neuf la question des rapports avec Georges Sorel et surtout celle de l'évolution de la conception péguienne du socialisme. Un autre travail étudie l'écho que Péguy a rencontré jusqu'en Russie. On apprend avec étonnement qu'il doit y avoir en Union soviétique au moins un million de lecteurs de Péguy et que ce sont surtout les œuvres mystiques que l'on recherche[1]. Du côté philosophique on s'intéresse au problème structurel de l'« approfondissement », tandis qu'une autre étude veut éclairer la conception du génie et de la sainteté et l'intégrer dans l'histoire intellectuelle de la France. Dans toutes ces études, il est particulièrement intéressant de voir que la génération plus jeune mais plus mûre – en majorité, des professeurs de collège déjà dûment installés – s'intéresse à Péguy, exactement comme ce fut le cas en son temps, dans le cas de Lotte, par exemple. Il semble que ce poète et penseur réponde particulièrement aux exigences et aux besoins de nature esthétique, philosophique et religieuse de notre génération.

Qu'à côté de toutes ces études menées dans le plus grand sérieux, il y ait des gens qui mettent leur ambition littéraire à discréditer le plus possible le prestige de Péguy, c'est inévitable et de toutes façons aujourd'hui extrêmement rare. Seul Henri Guillemin a cru, dans un article paru dans la revue de Sartre, *Les Temps modernes*, devoir employer toute sa virtuosité stylistique, sa feinte acribie et un cynisme peu ordinaire, à transformer, comme il l'avait fait pour Racine, Péguy en monstre : étudiant exalté, incurablement ambitieux et donc raté, dont la haine, l'esprit vindicatif et l'aigreur n'auraient abouti qu'à ces *Cahiers*. Le sujet « Péguy et Jaurès » aurait mérité un traitement objectif. Mais, pour des raisons évidentes, Guillemin ne peut pardonner à Péguy d'avoir fustigé dès la fin de 1899 la funeste invasion par le marxisme dogmatique de la pensée d'inspiration libérale du

[1] Écho des recherches de Danielle Bonnaud-Lamotte. [N.D.L.R.]

socialisme français traditionnel et d'avoir pour cela sacrifié sa carrière. La représentation de Guillemin s'oppose non seulement à tous les travaux de recherche sur Péguy, mais aussi, en fait, aux témoignages particuliers – aussi longtemps qu'on ne fausse pas leur sens

**Témoignages**

Depuis les deux frères Tharaud il y a suffisamment de témoignages sur Péguy, pourtant beaucoup de questions restent encore non résolues. C'est en pensant aux litiges que nous évoquions qu'il faut comprendre *Expériences de ma vie. I. Péguy* (Calmann-Lévy, 1959), l'ouvrage de Jules Isaac, ancien professeur d'histoire, qui vit aujourd'hui à Aix. Il serait difficile de trouver un témoignage plus fiable du point de vue historique, car Isaac fut l'un des amis et soutiens les plus proches de Péguy, qu'il a connu dès le début des années 1890. Son livre pouvait bien permettre d'élucider l'épineuse question des conditions qui entourèrent la création des *Cahiers de la quinzaine*. Les descriptions du système scolaire et l'exposé des grands courants intellectuels font également de cet ouvrage une bonne source pour qui voudra à l'avenir donner une représentation plus globale de la France intellectuelle aux alentours de 1900. Le deuxième volume n'est pas encore paru[1].

D'une manière assez semblable, Raoul Blanchard, membre de l'Institut et condisciple de Péguy, vient de faire paraître, à plus de 80 ans, sa biographie *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy* (Fayard, 1961). Sans doute les plus jeunes années sont-elles décrites de façon très vraie et très vivante ; pourtant, chez Blanchard et contrairement à Isaac, les événements scolaires, qui concernent purement la vie universitaire, prennent une place bien trop importante.

**Présentations d'ensemble**

Le livre de Bernard Guyon, *Péguy* (Hatier, 1960), considéré unanimement comme la meilleure introduction existante, devrait longtemps encore être reconnu comme l'ouvrage qui situe à leur juste place les questions les plus importantes. Il y a déjà trente ans que le doyen actuel de la faculté d'Aix a conçu son plan ; c'est pendant la guerre, dans l'Oflag, où l'on avait imprimé Péguy dans des circonstances dramatiques, que son intérêt s'est approfondi et a mûri, jusqu'à cet ouvrage qui s'appuie pour chacune des questions sur les dernières résultats de la recherche.

En revanche le petit livre de Jean Onimus *La route de Charles Péguy* (Plon, 1962) se limite, conformément au titre de la collection « La recherche de l'absolu », à la description du chemin intérieur, psycho-biographique de Péguy, sans pénétrer plus avant dans l'œuvre mais n'en atteignant pas moins l'essentiel. De tout temps la personne de Péguy a exercé une force d'attraction ; mais on

[1] Il ne paraîtra pas : Jules Isaac meurt en 1963. [N.D.L.R.]

n'avait jamais jusqu'à maintenant tenté de montrer le cheminement de sa vocation intérieure, qui apparaît le plus clairement dans la *Jeanne d'Arc*.

**Éditions**

Les péguistes sont entrés en conflit avec les éditions Gallimard, parce que l'édition de la Pléiade n'a pas été établie de la façon et avec le soin qu'on aurait pu attendre. Déjà, le fait de diviser l'œuvre en Poésie (un volume) et Prose (deux volumes : 1898-1908 et 1909-1914) est qualifié d'acte arbitraire. Mais ce qui est particulièrement regrettable, c'est qu'avec le deuxième volume de prose l'édition sera interrompue. Des centaines d'articles et des milliers de lettres mais aussi les œuvres de la période intermédiaire (1904-1908), qui sont d'une importance extrême et beaucoup trop peu considérées, ne se trouvent disponibles qu'en volumes séparés, ce pourquoi elles sont souvent négligées. Cela concerne *Par ce demi-clair matin*, *L'Esprit de système*, *Situations*, *Un poète l'a dit...*, *Deuxième élégie XXX* et *La Thèse* (chez Gallimard). Comme Marcel Péguy, fils du poète, possède chez Gallimard une sorte de monopole, on ne peut espérer une modification du plan originel. De plus, les notes laissent à désirer à beaucoup d'égards, tandis que les introductions, corrigées en partie dans les plus récents tirages, contiennent une foule d'informations précieuses en matière d'histoire littéraire. – Pour la poésie, le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* a paru au « Club du meilleur livre » dans une édition critique de 1956 établie par Albert Béguin, qui contient tous les manuscrits, livre aujourd'hui encore disponible et, du point de vue typographique, également de présentation très agréable. Mais il n'existe pas d'édition complète des œuvres de Péguy.

**Péguy en langue allemande**

L'Allemagne après avoir été, à la mort de Péguy, dans un numéro de *Die Aktion*, le premier pays à honorer le poète, est devenue pour lui une terre stérile. Au contraire de Claudel et de Bernanos, il n'a jusqu'ici réussi à rassembler autour de lui aucun véritable public. Mais depuis que les éditions Herold (Vienne) ont entrepris d'éditer Péguy en allemand, la situation change. Les trois *Mystères* – de la charité de Jeanne d'Arc, de la deuxième vertu et des Saints innocents – provoquent un intérêt qui ne cesse de grandir et qui doit beaucoup à la traduction magistrale d'Oswalt de Nostitz. Et voici maintenant qu'on entreprend la traduction des œuvres en prose. À présent, le lecteur trouve à sa disposition la dernière et peut-être la plus achevée de ses œuvres : la *Note conjointe*, traduite en allemand par Friedhelm Kemp. L'auteur y met en évidence non seulement les particularités de la philosophie de Descartes et de Bergson, mais il fait surtout ressortir le caractère irréductible, indépassable et inattaquable de chaque système de pensée créateur et

également de chaque forme de religiosité authentique. Peu de pages de la littérature philosophique française sont aujourd'hui, à notre époque de dogmatisme, d'une aussi grande actualité que cette œuvre demeurée inachevée, composée à la veille de la Première Guerre mondiale et portée par un regard authentiquement prophétique. Péguy ne l'a-t-il pas confirmé par sa mort ? Actuellement, un quatrième volume de poésie : *Clio*, *Notre jeunesse* et *Situations* est en préparation – un vrai cadeau fait au public allemand. Quand découvrira-t-on enfin le critique social, le philosophe et le théologien ? Ne sentons-nous quelque ironie quand Péguy qui, en pleine Belle Époque, apporte la preuve que le monde moderne va de mal en pis ?

À Vienne, c'est surtout André Espian de la Maëstre, professeur de littérature française, qui a assumé le rôle d'intermédiaire entre la France et le domaine linguistique allemand. Dans son article « *L'heure de Péguy* » (*Feuillets de l'Amitié Charles-Péguy*, n° 91, févr. 1962), il présente l'arrière-plan psychologique, politique et religieux qui, en Allemagne, fait jusqu'à maintenant obstacle à la réception de l'écrivain. Dans *Le sens et l'absurde* (Salzbourg, Müller, 1961), un livre extrêmement instructif et soigneusement composé du point de vue historique et littéraire, il remet à leur place véritable les athées Malraux, Camus et Sartre quant à leur attitude à l'égard de la vérité et leur oppose les chrétiens Claudel et Péguy, traitant pour celui-ci surtout de la genèse de la *Jeanne d'Arc*.

Ces jours-ci paraît aux éditions Johannes (Einsiedeln, 1962), de Hans Urs von Balthasar, le deuxième livre de son esthétique théologique, dont une grande partie est consacrée au problème de la signification spirituelle du Beau chez Péguy[1]. Il existait déjà sans doute des réflexions de type purement formel sur l'esthétique du poète ; d'autres croyaient devoir excuser le caractère particulier de ses procédés d'expression par son « intention religieuse ». Ce n'est pas le cas de Balthasar qui, embrassant dans son ensemble la question du Beau dans toute l'histoire intellectuelle du christianisme, peut, lui, porter un jugement.

*

[1] Éditions françaises de cet ouvrage, *La Gloire et la Croix. Aspects esthétiques de la Révélation (Herrlichkeit. Eine theologisch Aesthetik)* :

- vol. I « Apparition », Aubier, 1965 (rééd. : Desclée de Brouwer, 1990) ;
- vol. II « Styles » en deux tomes : t. I : « D'Irénée à Dante », Aubier, 1968 ; t. II : « De Jean de la Croix à Péguy », Aubier, 1972 (rééd. : Desclée de Brouwer, 1986). [N.D.L.R.]

## Scandale de Péguy. Un anarchiste croyant

par Hermann Mörchen

*Frankfurter Allgemeine Zeitung*
12 juin 1971

Avec un demi-siècle de recul, Charles Péguy (1873-1914) apparaît toujours comme l'homme des contradictions éclatantes, insupportables pour notre mode de penser habituel. Un porte-parole de ceux qui exigent la justice pour Dreyfus et la tolérance pour Bergson, qui rompt brutalement avec Jaurès, mais pas avec l'Action française. Un converti au catholicisme qui demeure socialiste. Un mystique qui veut rénover la rationalité. Un adorateur des sacrements qui ne va jamais communier. Un zélateur de la simple « chrétienté de la paroisse » qui évite son curé et n'entretient guère d'amitiés qu'avec les protestants et les juifs. Chrétien anticlérical, il a déjà admis l'excommunication dont il est menacé, avant que sa mort au champ d'honneur ne la rende superflue. Lui qui recherche le dialogue avec les païens et met en garde le plus sérieusement contre « la division de l'esprit », c'est un nationaliste germanophobe. Il insiste, contre tous les « barbares », sur la prééminence des « races » élues et des traditions : la juive, la grecque, la latine. Ce théologien de l'incarnation, qui voit Dieu à l'œuvre dans le terrestre, l'historique et le charnel, et pousse de façon décisive à dépasser le manichéisme interne à l'Église, rompt irrévocablement avec le « monde moderne ». Il fait l'éloge de la bonté mais retombe toujours dans son « démon pamphlétaire ». Le poète des *Mystères* qui « a créé ses œuvres dans la joie » vit sa « vie de chien » au bord du désespoir.

Pie Duployé, qui dessine avec précision tous ces aspects de Péguy et les illustre abondamment par des documents, affirme tout simplement n'avoir découvert dans ses écrits, malgré un examen scrupuleux, aucune contradiction totale, irréductible, exemplaire. Cela semble très étonnant, mais cela correspond à la volonté ferme d'un critique engagé (au surplus venant du clergé mis en cause), de faire enfin admettre un prophète qui fut rejeté par ses contemporains. Ce qui se préparait d'ailleurs depuis longtemps ; de ce fait, cette tentative de prouver, y compris dans ces contradictions, l'unité et la vérité d'une vision fondamentale, n'est plus vouée à l'échec. Qu'une profession radicale d'athéisme, quand elle se transforme en une profession aussi radicale de christianisme, ne doive pas être abandonnée totalement, la théologie commence à le comprendre. Il y a des athées qui « ruissellent de la parole de Dieu ». Le témoignage de Péguy contre les curés qui se sont soustraits à la condition humaine commune et contre les dévots qui, au lieu de vivre leur foi, ne visent qu'à l'affirmer contre les incroyants, rencontrerait aujourd'hui, même dans l'Église, beaucoup d'adhésions. De même, les contacts entre la religion et le socialisme ne sont plus quelque chose

d'impensable. Quant à marcher ensemble quoi qu'il arrive, peu de gens à vrai dire y seront disposés. La langue de Duployé, absolutisante, riche en superlatifs, laisse de côté la réflexion critique. La haine de Jaurès (assassiné quelque semaines avant la bataille de la Marne qui vit tomber Péguy) et des autres sacrifiés de la grande « Affaire» , qui furent mentionnés dans les *Cahiers de la quinzaine*, doit-elle être légitimée comme « passion de l'esprit » ? S'il s'agit d'un phénomène naturel, de l'irruption d'une « puissante coulée de lave », alors les catégories morales n'ont pas leur place. Péguy ne s'est jamais donné lui-même pour un prophète, et il est très douteux qu'une semblable exaltation fasse avancer, dans un siècle devenu sceptique, la cause de sa réception. Il n'est pas certain que les *Mystères* et l'immense poème d'*Ève*, qui en leur temps ne trouvèrent que peu de lecteurs, attendent encore leur heure. Certes « le message religieux » de Péguy mérite une interprétation précise et une protection contre des malentendus faciles à comprendre. Mais l'influence la plus durable de Péguy est probablement celle qui n'est pas séparable de sa carrière.

Et c'est justement ce qui est montré dans la somme imposante de Duployé (édition française en 1965). En présentant un homme dans son époque, elle réalise, pour la France du tournant du siècle, quelque chose qui ressemble à ce que la grande biographie de Bonhoeffer d'Eberhard Bethges fit pour l'Allemagne des décennies suivantes. L'index, hélas absent[1], aurait pu révéler de façon plus frappante la richesse des références et rendre le livre encore plus indispensable à tous ceux qui veulent analyser notre situation actuelle à la lumière de ce qui apparaît dans les combats intellectuels et sociaux de cette époque. L'auteur a grande confiance dans l'univers intellectuel de l'Allemagne (qui resta plutôt fermé à son héros – exception faite pour sa phrase sur Kant), et son traducteur Oswald von Nostitz, qui s'est acquis aussi un grand mérite en traduisant les écrits de Péguy, sait, dans les notes, éclairer en bien des endroits le contexte pour les lecteurs allemands. C'est justement (pour nous et pour d'autres) en cela que consiste le scandale de Péguy : qu'à côté de son extraordinaire puissance verbale, il force à débattre avec lui. Ses écrits sont des documents de ses propres affaires. Prendre parti pour ou contre un esprit qui a tant de mal à « se ranger » nous aide à clarifier les faux combats qui mettent notre pensée en déroute.

*(Trad. Y. Avril)*

## Notes bio-bibliographiques

**Pie Duployé.** Pie était le nom en religion de Gustave Duployé, né en 1906 il y a cent ans, ordonné dès 1932, dominicain profès en 1934, docteur ès-lettres en 1965, mort en 1990. Son

[1] Absent de la traduction allemande. [N.D.L.R.]

premier ouvrage d'importance : *Rhétorique et parole de Dieu* avait été traduit en allemand déjà par Oswalt von Nostitz[1]. Sa thèse de doctorat *La Religion de Péguy* (Strasbourg, 1965) fut publiée chez Klincksieck en 1965 dans sa « Bibliothèque française et romane » puis rééditée à Genève par Slatkine en 1978.

**Oswalt von Nostitz**. Fils du ministre de l'Intérieur Alfred von Nostitz-Wallwitz (1870-1953) et de l'écrivain Helene von Nostitz (1878-1944), né à Dresde en 1908 et mort en 1997[2], il fait une brillante carrière administrative dans les instances européennes. Comme critique, il s'est fait connaître dans les milieux littéraires et théologiques comme spécialiste de Péguy[3] et biographe de Bernanos. Avant de traduire la thèse de Pie Duployé sous le titre *Die religiöse Botschaft Charles Péguys*, il avait traduit successivement, de Charles Péguy : *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Le Mystère des saints innocents*, *Die letzten großen Dichtungen*[4].

Pour le contexte général de la réception de Péguy en Allemagne, lire de Michel Kohlhauer « Péguy en traduction allemande. État des lieux », dans un récent numéro *Bulletin de l'Amitié Charles-Péguy* consacré aux traductions de Charles Péguy et coordonné par Yves Avril[5].

*R. Vaissermann*

---

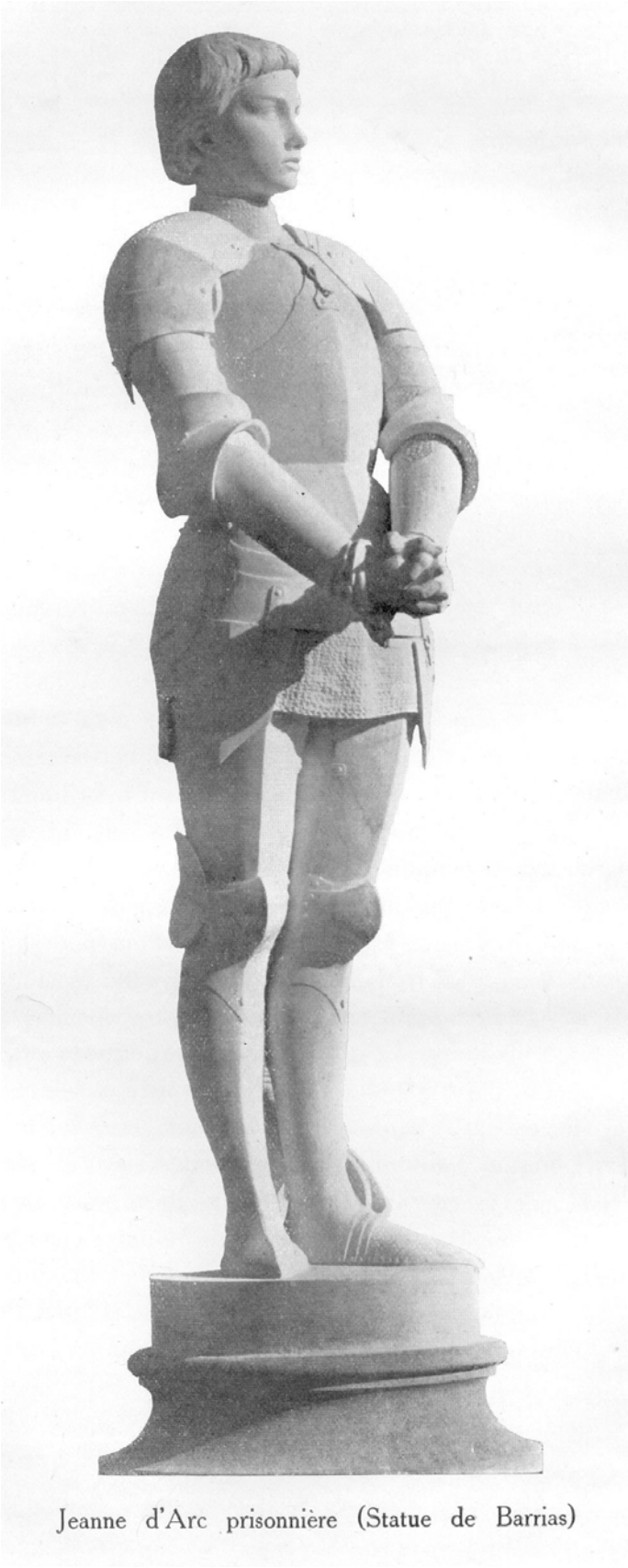
[1] Éd. orig. : Cerf, 1955 ; trad. allemande : *Rhetorik und Gotteswort*, Düsseldorf, Patmos-Verlag, 1957.

[2] Notice nécrologique dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, n° 189, 16 août 1997, p. 25.

[3] *Charles Péguy. Einführung in Wesen und Werk*, Darmstadt, Rütten & Loening, 1950.

[4] Respectivement : Fribourg, Herder, « *Schriften zum Weltgespräch* », 1970 ; *Das Mysterium der Hoffnung*, Darmstadt, Rütten & Loening, 1929 ; 2e éd. : 1951 ; *Das Mysterium der Erbarmung*, Vienne, Herold, 1954 ; *Das Mysterium der unschuldigen Kinder*, Vienne, Herold, 1958 ; en coll., Vienne, Herold, 1965.

[5] Numéro 104, oct.-déc. 2003, p. 337-365.




*Statue de marbre créée pour l'esplanade de la basilique de Bonsecours, en 1892,*
*par le sculpteur néo-classique Louis-Ernest Barrias (1841-1905)*

## Compte rendu

**Lucien-René Delsalle, *Rouen et les Rouennais au temps de Jeanne d'Arc. 1400-1470*, Rouen, Éditions PTC, 2006, 318 p., 18 € (édition revue ; 1re édition : Éditions du P'tit Normand, 1982).**

Lucien-René Delsalle, qui habite Rouen depuis 1964, enseigna toute sa vie l'histoire et la géographie. Arrivé à l'âge de la retraite, il continue à transmettre son savoir grâce à ses livres.

Bien sûr, l'ouvrage dont nous rendons ici compte, utilise Jeanne d'Arc comme un élément de datation mais son introduction et deux chapitres entiers : « I. Rouen, Jeanne : une certaine connivence… » et « XIII. Jeanne à Rouen » font mieux qu'évoquer et Jeanne et l'image que s'en font d'elle les Rouennais ses contemporains. L'auteur nous peint la ville comme s'il l'avait devant les yeux ; nous pénétrons dans ses rues, guidé par un érudit non seulement régionaliste – membre de la commission départementale des Antiquités de la Seine-Maritime – mais tour à tour architecte (urbaniste, décorateur…), économiste (« Le drap de Rouen », « Cuirs et métaux », « Le port, poumon de la cité »…), sociologue (« Les Rouennais dans la rue », « Fêtes et saisons », « Pauvres et marginaux »…), toujours historien bien sûr et pédagogue. Seule la qualité des illustrations, en noir et blanc mais assez nombreuses, laisse parfois à désirer.

Les Rouennais sont partagés face à Jeanne d'Arc quand elle parvient dans leur ville. Guillaume Manchon, notaire de l'Officialité, semble mal informé : « Je n'ai eu connaissance de Jeanne, que quand elle fut amenée à la ville de Rouen. » Pourtant, les États de Normandie ont voté en août 1430 une rançon de « 10 000 livres pour l'achat de Jehanne la Pucelle, que l'on disait être sorcière, personne de guerre conduisant les osts du Dauphin », c'est-à-dire ses armées.

Mieux vaut donc se fier à Pierre Cochon, l'auteur de la *Chronique normande* hélas interrompue en 1430, pour avoir des détails sur la Pucelle, et ce dès la délivrance d'Orléans :

*Et y furent [les Anglais] jusques au mois de juing l'an CCCCXXIX, euquel mois yssirent ceulz de dens la dicte ville [Orléans], avec autres grant quantite de gens d'armes et une jeune fille que l'en apeloit la Pucele. Et disoient plusieurs qu'elle estoit envoie, de par Dieu, pour aidier a Charles, daulphin filz de Charles, roy de France, trespasse, à reconquester son royaume que avoit conquis ledit Henry, roy d'Engleterre, dont devant est fait mencion. Et iceulx gens d'armes et Pucelle, ainsi yssus, assaillerent a force les bolleverts des dits Anglois, et y boterent le feu, et tuerent une grant quantite d'Anglois, tent qu'i fallu que les dits Anglois levassent le dit siege, et s'enfouissent. Et ainsi furent tous esbahis.*

Lucien-René Delsalle, s'appuyant notamment sur les ouvrages de Régine Pernoud, précise ensuite les conditions de détention, le déroulement du procès, et l'attitude des Rouennais. L'avocat Laurent Guesdon déclarera ainsi : « Beaucoup avaient envie de la voir, je suis allé moi aussi au château de Rouen, et c'est là que je l'ai vue. » Le simple maçon Pierre Cusquel lui parle même à deux reprises : « Et je l'ai avisée de parler prudemment, car c'était de sa mort qu'il s'agissait. » Par la ville se répandent en effet des bruits inquiétants : « J'ai entendu dire, témoigne Nicolas de Houppeville, que l'on empêchait les notaires d'écrire certaines de ses paroles. Cet article est vrai : c'est ce que l'on disait dans la cité de Rouen. »

De telles paroles nous restent, heureusement. Car certains monuments de Rouen furent plus éphémères. « De la place du Vieux-Marché, dernière vision qu'elle emporte de ce Rouen que Jeanne prend à témoin de sa mort, il ne reste rien qu'elle ait pu voir sinon, au sol, les fondements de cette église Saint-Sauveur qui vit s'élever le bûcher. C'est le souvenir de ce dernier qui, suggéré par l'architecture moderne, remplit désormais l'espace comme dut le faire la fumée qui, ce jour-là, suffoqua Jeanne. » (p. 126).

Qu'à cela ne tienne : Rouen peut changer encore, le livre de Lucien-René Delsalle vient d'être réédité, et l'on nous annonce comme à paraître aux éditions de l'Armitière un ouvrage sur Rouen à l'époque de la Renaissance, suite du présent volume.

*R. Vaissermann*

La rédaction vient de recevoir pour compte rendu trois ouvrages récents, dont deux sont bien la preuve de l'intérêt soutenu que continue de susciter la Pucelle :

- **Jean CLUZEL**, *Jeanne d'Arc : la politique par d'autres moyens*, Economica, « Campagnes et Stratégies », 2006, 304 pages, 28 € (ISBN 2-7178-5300-6).
- **Claire DAUDIN**, *Dieu a-t-il besoin de l'écrivain ? Péguy, Bernanos, Mauriac*, Cerf, « Littérature », 2006, 224 pages, 28 € (ISBN 2-204-08135-3).
- **Patrick DREYER**, *Jeanne d'Arc*, Thélès, 2006, 386 pages, 19,90 € (ISBN 2-84776-372-4).
- **Anne-Marie SALICHON**, *Jeanne d'Arc*, Alan Sutton, « Mémoire en images », 2006, 144 pages, 21 € (ISBN 2-84910-526-9).

Le *Porche* en rendra compte ultérieurement.

Notre président d'honneur Yves AVRIL vient pour sa part de publier une méthode de langue pour grands débutants qui est aussi une grande première dans le paysage éditorial français : *Parlons Komi*, L'Harmattan, « Parlons… », 2006, 184 pages, 24,50 € (ISBN 2-296-01064-4).